Historique du 15e régiment d'infanterie 1803 - 1815 - Extrait de l'historique - Auteur : lieut. De Tarragon - Editeur : Henri Charles-Lavauzelle 1895 - Sources : HathiTrust - Droits : domaine public - Saisie : 2025

15e REGIMENT D'INFANTERIE DE LIGNE

1803-1815

ANNÉE 1803

La 15e demi-brigade ne comprenait plus que deux bataillons (le 1er et le 2e), qui tenaient garnison à Brest.
Le décret du 23 septembre 1803 (vendémiaire an XII) supprima les demi-brigades et reconstitua les régiments. L'infanterie fut alors composée de quatre-vingt-dix régiments de ligne (dont dix-neuf à quatre bataillons et soixante et onze à trois bataillons) et de vingt-sept régiments d'infanterie légère.
Chaque régiment était commandé par un colonel.
La 15e demi-brigade réunit ses deux bataillons aux deux de la 107e demi-brigade, et le nouveau corps ainsi formé prit le nom de :

15e RÉGIMENT D'INFANTERIE DE LIGNE.

Le 23 octobre 1803, le général **DARMAGNAC** signait le procès-verbal d'organisation du régiment, dont le commandement fut confié au colonel **FAURE (Jean-Baptiste-Raymond),** ancien chef de la 15e demi-brigade.
Chaque bataillon comprenait neuf compagnies dont une de grenadiers. Les quatre bataillons furent tout d'abord maintenus à Brest[1] et affectés à la 13e division militaire, rassemblée en décembre 1803 et destinée à prendre part à la grande expédition projetée contre l'Angleterre, Le 15e régiment d'infanterie, cantonné sur les vaisseaux pendant les années 1803 et 1804, fut occupé aux travaux de l'arsenal de Brest.

COLONEL BENOIT-HILAIRE REYNAUD
(6 avril 1804)

Au mois de décembre 1804, son nouveau colonel[2] reçut l'ordre d'envoyer une députation de 16 hommes aux fêtes du couronnement de l'empereur. Le 5 décembre, troisième jour des fêtes, eut lieu la distribution solennelle des drapeaux. La cérémonie fut très imposante. Les représentants de tous les corps vinrent recevoir les aigles au pied d'un trône magnifique, élevé devant l'Ecole militaire.
« Vous jurez de sacrifier votre vie pour le défendre, s'écria Napoléon, et de le maintenir constamment par votre courage sur le chemin de la victoire ! Vous le jurez !...
— Nous le jurons ! » répondirent aussitôt les colonels et les délégués des régiments, en élevant les aigles dans les airs et en mêlant leurs acclamations à la voix du canon et au bruit des fanfares[3].

1 Les quatre chefs de bataillon étaient MM. JEANNOT, PLAZANET, LIMOUZIN, LANGLOIS. Le commandant LEMAIRE, arrivant des Antilles, fut mis à la suite. Le major (création nouvelle correspondant au grade actuel de lieutenant-colonel) ne fut nommé que quelques jours après (11 brumaire an XII) ; ce fut M. DEIN. Le commandant Merlen était passé au 66e de ligne.
2 Benoît-Hilaire Reynaud remplace, le 6 avril 1804, le colonel FAURE admis à la retraite.
3 Souvenirs intimes d'un volontaire de 1791 (publication de la Réunion des officiers).

Ces drapeaux ne devaient pas tarder à recevoir la consécration des victoires.
On se croyait encore, en 1804, à la veille de la grande entreprise contre l'Angleterre. Pourtant, pendant l'été de 1805, tout changeait subitement de face.
Le cabinet britannique avait préparé une nouvelle et formidable coalition en Europe, n'attendant qu'une occasion pour se dresser devant le nouvel empereur. **NAPOLÉON** lui fournit le prétexte en posant sur sa tête la couronne d'Italie et en annexant Gênes à la France.
Les puissances coalisées prirent alors une attitude résolument hostile, sans chercher à dissimuler plus longtemps leurs armements.
Mais **NAPOLÉON** fut prompt à prendre ses mesures ; il n'était pas surpris. Pendant la période de paix continentale, les camps d'instruction avaient admirablement préparé ces troupes superbes qui formèrent la grande armée et qui allaient s'acquérir une gloire incomparable pendant la campagne de 1805.

ANNÉE 1805

« A vrai dire, cette campagne, qui ramenait subitement Napoléon de la Manche sur le Danube, n'était pas seulement la compensation éclatante d'une expédition contrariée. Déjà elle portait en elle tout l'empire. C'était l'évolution instantanée, décisive, d'une politique qui, après avoir voulu saisir l'Angleterre corps à corps jusque dans son île et ayant été détournée de son but, allait poursuivre, pendant dix ans, la grande ennemie à travers une série de coalitions et de guerres européennes.
« C'est la clef de l'histoire de l'Empire[1]. »
Le 15e régiment d'infanterie devait ignorer les brillants triomphes de cette mémorable campagne.
Pendant que la Grande Armée abandonnait les côtes pour se porter au cœur du continent, le régiment restait à Brest, avec le 37e de ligne, pour mettre le port et l'escadre à l'abri d'un coup de main (ordre du jour de septembre 1805).

ANNÉE 1806

Enfin, l'année suivante, les vainqueurs d'Austerlitz entreprenaient une nouvelle et foudroyante campagne (1806) qui allait aboutir au coup de foudre de Iéna-Auerstaedt (14 octobre).
En un mois il ne resta plus rien des 160.000 hommes de l'armée prussienne : tout était désorganisé, dispersé ou détruit. Cependant, si la victoire s'était plue à couronner nos aigles sur tous les champs de bataille, les privations, les fatigues et la mort avaient creusé bien des vides dans les rangs de ceux qu'on pouvait justement nommer « les premiers soldats du monde ».
Napoléon, d'ailleurs, ne songeait pas à la paix.
Exalté par le sentiment de sa puissance, il publiait à Berlin, le 21 novembre, le fameux décret du Blocus continental, et, sans se laisser arrêter par les difficultés d'une campagne d'hiver, il entrait résolument en Pologne. C'était déclarer la guerre à la Russie. Une nouvelle campagne allait commencer.
En prévision de ces graves événements, l'empereur avait pris des mesures pour renforcer la Grande Armée[2].

1 Correspondance du maréchal Davout, par Charles de Mazade, de l'Académie française.

2 Dès le 22 septembre 1806, Napoléon écrivait au général Lacuée : « Je vais appeler une réserve de 30.000 hommes, il faut que le décret soit prêt, etc.» On ferait partir en plus le 15e, le 47e, le 70e et le 86e, ainsi que les 5e, 25e et 26e divisions.

ANNEE 1807

Au mois de janvier 1807, le colonel du 15e régiment de ligne recevait l'ordre de partir pour Paris avec les deux premiers bataillons[1], que l'on devait transporter en poste jusqu'à Mayence.
De Mayence nos soldats furent acheminés sur Berlin.
Peu de temps après, au commencement d'avril, le général **CLARKE** (gouverneur de Berlin) envoyait le colonel **REYNAUD** et ses deux bataillons à Zehdenick, pour gagner ensuite Passewalk, où se trouvait déjà le général **GRANDJEAN** attendant la réunion de tout le 8e corps (Mortier)[2].
C'est qu'en effet le duc **de TRÉVISE** allait entreprendre de chasser les Suédois au delà de la Peene[3].
L'ennemi était établi entre l'Oder et Friedland ; il avait concentré la plus grande partie de ses forces au centre, et ses têtes de colonne se montraient partout à Falkenwald, Stolzembourg, Stadsfort, Billing et Dargnitz.

Combat de Billing et Ferdinandshoff-Anklam (16 avril 1807).

Le commandant du 8e corps résolut de se porter en masse sur le centre de son adversaire, sans s'inquiéter de ses derrières[4].
En conséquence, le 16 avril, à la pointe du jour, toutes les troupes du maréchal **MORTIER** furent dirigées sur Billing. Le 15e de ligne formait l'avant-garde.
Le village fut facilement enlevé ; mais les Suédois, qui s'étaient faiblement défendus jusque-là, avaient solidement organisé la position de Ferdinandshoff, à laquelle on ne peut accéder qu'en suivant une route bordée, des deux côtés, par d'immenses marais.
Sans se laisser intimider par le danger, le 15e de ligne, ne pouvant se déployer sur cet étroit défilé, se forme en colonne par pelotons et se lance avec une étonnante intrépidité à l'assaut des retranchements ennemis[5].
Les Suédois se défendent avec une énergie peu commune. La lutte est acharnée. Nos jeunes soldats, conduits par de vaillants officiers, se montrent dignes de leurs aînés de Biberach, d'Ampfingen et de Hohenlinden.
Défiant une véritable pluie de balles et de mitraille, ils chargent audacieusement les vieux bataillons suédois.
A leur tête se distinguent le capitaine de grenadiers **BOURSIN**[6], donnant à tous l'exemple du courage et du sang-froid, et le brave sergent **REY DE VISSEC**[7], dont la brillante conduite entraîne les moins ardents. Enfin le succès répond à nos efforts.
Le village est à nous, avec 400 prisonniers.

---

1 Les 3e et 4e bataillons restèrent à Brest.

2 Le 11 avril, le général Clarke donnait au général Vergès l'ordre de joindre les deux bataillons du 15e (à l'effectif de 1.800 hommes) à la division du général Grandjean.

3 Quatorze mille Suédois, qui tentaient une diversion sur Stettin sous les ordres du baron d'Essen.

4 Voy. Rapport officiel du maréchal Mortier, duc de Trévise ; Correspondance de la campagne de 1807. (Archives historiques du ministère de la guerre.)

5 « L'attaque du 16 s'est faite par le 15e de ligne, en colonne, sur la grand'route d'Anklam. Ce corps s'est très bien montré, ainsi que Nassau. » (Rapport du général Clarke à l'empereur.) Voir aussi le rapport du maréchal Mortier, duc de Trévise, rapport très élogieux, auquel nous avons emprunté tous ces détails.

6 « Le capitaine de grenadiers BOURSIN a constamment donné l'exemple du sang-froid et du courage, en tête de sa compagnie, et principalement à l'attaque de Ferdinandshoff. » (Citation du général Mortier.) - Etat des officiers qui se sont le plus distingués aux affaires des 16 et 17 avril 1807.

7 « Le jeune sergent REY DE VISSEC, de la 1re compagnie du 1er bataillon, s'est conduit avec distinction. » (Rapport du maréchal Mortier.)

Cependant, l'ennemi résiste encore en arrière de Langdam : il faut livrer un nouveau et sanglant combat pour le rejeter sur Alt-Cosenen.
Malgré tout, les Suédois, qui espèrent toujours voir le corps de **CARDELL** arriver à leur secours, cherchent à nous arrêter le plus longtemps possible.
Sous un ouragan de pluie et de grêle, la division **GRANDJEAN**, harassée de fatigue, se déploie une troisième fois pour l'attaque.
Après un engagement très vif, nos adversaires durent reculer jusqu'à Ancklam ; mais, comme le duc **de TRÉVISE** y parvenait en même temps qu'eux, ils ne purent s'y installer.
Le baron **d'ESSEN**, craignant d'être coupé de sa ligne de retraite, se hâta de repasser la Peene, pendant que son arrière-garde se faisait sabrer par nos cavaliers[1].
Il était 9 heures du soir et le combat durait depuis deux heures du matin.
« Je ne puis assez me louer des troupes, écrivait le maréchal Mortier. Elles ont supporté avec la plus grande résignation les marches forcées qu'elles viennent de faire. »
Le 15e, entre autres, composé d'hommes qui, pour la plupart, n'avaient pas encore vu le feu, a fait avec beaucoup d'impétuosité et de sang-froid l'attaque de Billing et de Ferdinandshoff[2]). »
Le lendemain, 17, la brigade **VEAUX**[3] vint attaquer dans Ukermonde le corps de **CARDELL**, le sépara du reste de l'armée ennemie et le rejeta à la mer.
Les Suédois ne durent leur salut qu'à la présence de leur flottille, qui croisait dans le Kleine-Haff et put les recueillir.
Le baron **d'ESSEN**, comprenant alors le danger de sa situation, demanda un armistice. Le maréchal **MORTIER** le lui accorda. Il fut signé le 18 avril et complété, le 29 avril, par un article additionnel.
Notre succès nous avait livré 1.200 prisonniers, 6 pièces de canon et les îles d'Usedom et de Wollin.
De plus, les Suédois s'engageaient formellement à ne plus secourir ni Colberg, ni Dantzig.

BATAILLE DE FRIEDLAND (14 juin 1807)
Inscrite au drapeau du 15e.

Le 15e était cantonné à Stettin lorsque l'empereur forma le corps d'observation du maréchal **BRUNE**.
Le 8e corps, ainsi remplacé en Poméranie, fut rapproché du grand théâtre de la guerre.
Il avait subi, entre temps, d'importantes modifications[4].
L'organisation du 8 mai affecta le 15e et le 58e de ligne à la 2e brigade (Veaux) de la 1re division (Dupas).
Cette brigade quitta Stettin le 12 mai et s'établit, le 25, à l'abbaye d'Oliva[5], près de Dantzig, pour s'opposer aux entreprises d'une escadre anglo-russe qui se montrait en vue de la côte.
Cependant, des événements plus graves se préparaient d'autre part : l'armée russe et l'armée française étaient à la veille d'une terrible collision.
Le général **BENNINGSEN**, confiant dans les renforts qu'il avait reçus, voulait profiter de la belle saison pour reprendre l'offensive.

---

1 Les hussards hollandais et le 3e chasseurs à cheval français.
2 Correspondance officielle de la campagne de 1807. Rapport du maréchal Mortier. Archives historiques du ministère de la guerre.
3 A laquelle appartenait le 15e de ligne.
4 Le 8e corps se composait, à l'origine, de la division Dupas (quatre régiments français) et de deux régiments hollandais, avec quatre compagnies d'artillerie. Le 31 mai, il s'augmenta de la division polonaise Dombrowski.
5 La ville de Dantzig avait capitulé la veille (24 mai).

Mais ses premières attaques échouèrent partout contre les retranchements que chaque division française avait élevés pour protéger son camp.
NAPOLÉON, d'ailleurs, voulait en finir d'un seul coup avec cette armée russe, qui ne recherchait que les engagements partiels. Il résolut, en conséquence, de concentrer toutes ses forces en une masse imposante qui s'ébranlerait, vers le 10 juin, se porterait sur l'Alle, en descendrait le cours, et tâcherait de couper **BENNINGSEN** de Koenigsberg, pour rejeter son armée sur le Niémen.
Or, tandis que **NAPOLÉON** se préparait, les Russes, décidés à nous prévenir, devançaient de cinq jours le mouvement des Français[1].
Le duc **de TRÉVISE** avait reçu l'ordre de presser sa marche sur Mohrungen, afin de s'y trouver le 7 juin. L'empereur avait, en outre, prescrit que chaque corps fût pourvu de quatorze jours de vivres à la date du 10 juin (quatre dans le sac, dix sur les caissons).
Le 8, en effet, la division **DUPAS** bivouaque à Mohrungen. Le lendemain, elle suit le corps de **LANNES** ; mais, retardée par plus de 6.000 voitures qui encombrent la route, elle n'arrive qu'à 7 h. 1/2 du soir à Kwetz (près de Glottau), où elle établit son camp. Le 10 juin, notre tête de colonne rencontre l'ennemi près d'Heilsberg. Cet engagement peut être le début d'une grande bataille. Aussi **NAPOLÉON**, arrivé le soir sur la position, se prépare-t-il à une lutte décisive pour le lendemain.
Cependant, les Russes profitent de la nuit pour décamper. **BENNINGSEN** craignait de perdre à la fois une journée et une bataille et ne voulait pas s'exposer à venir trop tard au secours de Koenigsberg, peut-être à moitié détruit[2].
Enfin, dans la nuit du 13 au 14, l'empereur, installé à Preussich-Eylau, ordonne au maréchal **LANNES** de s'avancer sur Friedland.
Le duc **de TRÉVISE** (8e corps) doit se porter sans retard à Domnau pour le soutenir.
Il est à peine jour et déjà le duc **de MONTEBELLO** se bute contre l'ennemi, vers Posthenen. L'armée russe s'était déployée, pendant la nuit, sur un front d'environ 2.000 toises (de Stortlach à Heinrichsdorf), ayant, sur toute la longueur, une rivière à dos (l'Alle) et, pour unique retraite, une ville étroite (Friedland), avec un pont à franchir[3]. Cette armée manifestait une grande confiance dans la victoire.
Quoi qu'il en soit, tandis que les grenadiers **d'OUDINOT** attaquent les bois de Stortlach et que les batteries de sa division ouvrent le feu, le maréchal **LANNES** prend ses dispositions pour tenir, coûte que coûte, jusqu'à l'arrivée des renforts.
« A 8 heures du matin, Napoléon, qui a entendu le canon, passe au milieu de ses troupes. Il a sa capote grise.
« Oudinot et Lannes, dit-il aux soldats, ont toute l'armée russe sur les bras. Vous serez là pour la bataille ; je compte sur vous. C'est aujourd'hui l'anniversaire de Marengo. »
Puis, s'adressant au général commandant l'artillerie :
« Combien de pièces avez-vous, Sénarmont ?
Trente-six, sire.
C'est bien ; il faudra chauffer ; le Russe aime les boulets »[4].
En arrivant sur le champ de bataille, l'empereur rencontre **OUDINOT**.
« Je vous amène l'armée, lui dit-il ; elle me suit. Où donc est l'Alle ? (Elle était alors cachée à sa vue par les mouvements du terrain.)
— Là, derrière l'ennemi », répond le général. Puis, dans son rude langage de soldat :
« Je lui mettrais le cul à l'eau, si j'avais du monde mais j'ai usé mes grenadiers »[5].

1 Thiers, Histoire du Consulat et de l'Empire, t. VII, p. 583.
2 Dominique Ravy, Journal d'un engagé volontaire pendant les campagnes de 1805, 1806, 1807.
3 Campagnes de Napoléon.
4 Campagnes de Napoléon.
5 Campagnes de Napoléon.

Enfin, vers 9 heures, voici la division **DUPAS** qui arrive en toute hâte ; elle comprend le 4e léger, le 15e et le 58e de ligne, qui s'établissent entre Posthenen et Heinrichsdorff[1].
A peine déployés, ces braves régiments sont attaqués par une forte colonne d'infanterie. Le maréchal **MORTIER**, qui vient de les rejoindre, a son cheval tué par un boulet.
Cependant, les bataillons de **GORTSCHAKOFF**, décimés par le feu terrible de nos fantassins, tourbillonnent et reculent, harcelés par la cavalerie de **GROUCHY**.
La situation n'en est pas moins critique. Malgré la brillante intervention de la division **DUPAS**, le corps du maréchal **LANNES**, qui lutte depuis l'aurore, est à bout de forces. Le duc **de MONTEBELLO** envoie dépêche sur dépêche pour demander du secours.
Du reste **NAPOLÉON**, qui a reconnu le champ de bataille, vient de donner ses ordres. Il est midi.
« Le maréchal Ney prendra la droite, appuyant la position actuelle du duc de Reggio. Son point de direction sera le clocher de Friedland. Le maréchal **LANNES** se maintiendra au centre et le maréchal Mortier formera l'aile gauche, tenant Heinrichsdorff et la route de Koenigsberg.
« Le corps du duc de Bellune et la garde seront en réserve.
« Le mouvement se fera par la droite en pivotant sur la gauche.
« Ce sera donc le duc d'Elchingen qui aura l'initiative du mouvement. Il ne commencera que sur l'ordre de l'empereur.
« Toutes les montres sont réglées sur celle de Napoléon.
« A 5 heures précises, un premier coup de canon donne le signal, répété par trois salves d'une batterie de vingt pièces[2]. »
Alors s'engage un furieux combat d'artillerie.
Le village de Friedland est en flammes.
Le duc **d'ELCHINGEN** continue d'avancer malgré la charge héroïque de la garde impériale russe, qui arrête un instant son mouvement.
Pourtant, **GORTSCHAKOFF**, qui sent le danger, tente d'enfoncer notre gauche, vers Heinrichsdorff[3].
Mais le maréchal **MORTIER**, avec le 15e de ligne et les fusiliers de la garde, leur oppose une muraille de fer[4].
L'aile droite russe est forcée de rétrograder sur Friedland.
Malheureusement pour ces braves, la ville est déjà occupée par les Français. C'est une épouvantable mêlée. Les rues sont jonchées de cadavres.
Et voici que le 8e corps, à son tour, s'élance au pas de charge sur les débris de ces infortunés bataillons et les rejette dans l'Alle, où plusieurs milliers d'hommes périssent. Quelques détachements seulement parviennent à s'échapper par les gués et par la route de Koenigsberg.
Le feu ne cesse qu'à la nuit, vers 10 heures.
Tels sont les épisodes les plus marquants de cette journée fameuse, où le 15 s'acquit une si juste réputation de vaillance et de fermeté.
« Tous les régiments du 8e corps se sont couverts de gloire, écrivait à l'empereur le maréchal Mortier.

---

1 Le 15e est posté vers Heinrichsdorff. La division Verdier, retardée dans sa marche, ne put arriver qu'une heure après. Le 8e corps avait quitté Lampach à 1 heure du matin et se trouva exposé au feu depuis 5 heures du matin jusqu'à 10 h. 1/2 du soir. (V. Rapport du général Mortier. Archives de la guerre.)
2 Dominique Ravy, Journal d'un engagé volontaire pendant les campagnes de 1805, 1806, et 1807.
3 Le 15e de ligne défendait ce village. L'empereur avait donné l'ordre d'y tenir jusqu'à la dernière extrémité.
4 Thiers, Histoire du Consulat et de l'Empire, t. VII. Rapport du maréchal Mortier à l'empereur.

« Et l'on doit, peut-être, à la résistance opiniâtre du 15e de ligne, qui a particulièrement souffert, d'avoir pu conserver notre position contre l'attaque réitérée de nombreuses colonnes de cavalerie et d'infanterie russes[5] ».
D'ailleurs, dans cette lutte gigantesque de deux armées si dignes l'une de l'autre par leur valeur et leur constance, les troupes du duc **de TRÉVISE** avaient été singulièrement éprouvées.
Faut-il donner des chiffres ? Ils sont, hélas ! bien éloquents.
On dut compter au 8e corps 14 officiers tués, 91 blessés ; 411 hommes tués, 2.094 blessés.
Le 15e régiment d'infanterie avait, pour sa part, la moitié des morts (8 officiers et 205 hommes) et plus du tiers des blessés (32 officiers et 707 hommes)[2].
Du reste, le rapport du maréchal **MORTIER** ne tarit pas d'éloges pour les hauts faits de ses officiers et de ses soldats.
Il cite, au premier rang, le général **DUPAS** et l'intrépide colonel **REYNAUD**, du 15e de ligne, qui fut blessé à la tête de son brave régiment[3].
C'était, à vrai dire, une victoire complète, qui retrouvait tout l'éclat de Marengo, d'Austerlitz et d'Iéna[4].
L'armée russe avait laissé, sur le champ de bataille, 25 généraux, près de 20,000 hommes et 80 pièces de canon.
A la nouvelle de ce désastre, Kœnigsberg fut abandonné et le maréchal **SOULT** put entrer dans la place, où l'on trouva d'immenses approvisionnements.
L'ennemi s'était réfugié derrière le Niémen, lorsque s'ouvrirent les négociations qui amenèrent l'armistice du 22 juin et le traité de paix de Tilsitt, signé le 8 juillet.
L'entrevue de Tilsitt avait cimenté une intime alliance entre la France et la Russie ; mais la Prusse était sacrifiée. Nous en subirons les conséquences en 1813.
Quoi qu'il en soit, le rôle de la Grande Armée paraissait terminé.
En exécution d'une convention dite d'évacuation, signée le 12 juillet, la division **DUPAS**, tout d'abord cantonnée en Pologne, est dirigée sur Stettin, et, de là, sur la Hollande.
Au mois de décembre 1807, elle est établie à Wesel. Le 15e de ligne reçoit l'ordre de rentrer à Brest.
Le régiment n'arrive dans cette ville qu'à la fin de février 1808. Il n'y trouve plus les deux bataillons qu'il y avait laissés (3e et 4e). Voyons ce qu'ils sont devenus.

CAMPAGNE DE PORTUGAL (1807-1808)

3e bataillon du 15e.

Nous avons dit plus haut que **NAPOLÉON** s'était juré de détruire la puissance de l'Angleterre partout où il pourrait la rencontrer.

5 Rapport du maréchal Mortier à l'empereur, 16 juin. (Correspondance officielle de la campagne de 1807.) (Archives historiques du ministère de la guerre.)
2 Voici les noms des officiers tués ou mortellement blessés : capitaine LAINÉ ; capitaine adjudant-major ARAU ; capitaines TREFCON, FAURÉ, SEROUX ; lieutenant FRIRION, mort le 22 ; sous-lieutenant GESTAS, mort le 6 juillet ; lieutenant THOURER, mort le 24 décembre. (On lira la liste des blessés à l'appendice.)
3 L'armée française coucha sur le champ de bataille ; la plus grande partie bivouaqua, près de Friedland, sur la rive gauche de l'Albe.
4 Pour établir ce récit, nous avons puisé aux sources suivantes: Histoire du Consulat et de l'Empire, par A. Thiers ; Histoire des campagnes de Napoléon, par Charles Picquet ; Journal d'un engagé volontaire pendant les campagnes de 1805, 1806 et 1807, par Dominique Ravy ; Correspondance officielle de la campagne de 1807 (Archives historiques de la guerre). Correspondance de Napoléon Ier. Rapport du maréchal Mortier (Archives de la guerre).

Cette fois-ci ce sera le Portugal qui deviendra le théâtre de la lutte.
La cour de Lisbonne se trouvait alors sous l'entière domination du cabinet britannique. C'est là que l'empereur résolut d'atteindre son irréconciliable ennemie.
Charles IV d'Espagne, fléchissant devant le vainqueur de l'Europe, promit de ne point inquiéter une armée française qui traverserait son royaume pour entrer en Portugal.
Il s'engagea même à soutenir notre expédition par la coopération de ses propres troupes.
NAPOLÉON n'avait pas attendu ces conventions avantageuses pour préparer son action.
Depuis le mois d'août 1807, une armée de 25.000 hommes, commandée par **JUNOT**, était réunie en Béarn, sous le nom de corps d'observation de la Gironde[1].
Le dépôt du 15e régiment d'infanterie était toujours demeuré à Brest ; mais les 3e et 4e bataillons, qui avaient d'abord figuré au camp volant de Pontivy, se séparèrent au mois d'août. Le 4e bataillon reçut l'ordre de rejoindre le dépôt, tandis que le 3e (LECOUVREUR) fut dirigé sur Bayonne, pour être affecté à la 1re brigade, général **AVRIL**, de la 1re division (Delaborde) du corps d'observation[2].
Le 18 octobre, d'après l'ordre de l'empereur, le général **JUNOT** met son armée en mouvement, sur six colonnes, se suivant à un jour de distance[3], et entre en Espagne.
On se fait difficilement une idée des souffrances qui accablèrent nos troupes durant cette longue et pénible marche sur Salamanque, Ciudad-Rodrigo, Alcantara, Sobreira.
Les deux tiers des hommes étaient de jeunes conscrits : ils eurent à supporter toutes les misères. Les vivres manquaient souvent, les chemins étaient affreux, et il fallait avancer sans prendre un jour de repos.
« Ces troupes, dit le général Thiébaut, venaient de faire la marche la plus pénible et la plus affreuse que jamais une armée, s'avançant pour combattre, ait osé entreprendre. »
Néanmoins, **JUNOT** arrive le 30 novembre 1807 devant Lisbonne. Il n'est accompagné que de 1.500 hommes.

Entrée à Lisbonne (novembre-décembre 1807).

Pourtant, la cour s'est réfugiée la veille sur la flotte britannique, et cette ville de 200.000 âmes, gardée par 12.000 soldats, ne tente aucune résistance. Le général français prend possession du gouvernement et organise le pays.
Le bataillon du 15e, arrivé à Lisbonne le 1er décembre, va tenir garnison au château. Il devait y demeurer tout l'hiver.
Pendant ce temps, **NAPOLÉON** commettait la plus grande faute politique de son règne en s'aliénant l'Espagne par une inique et inexplicable agression dont les conséquences lui furent, plus tard, si fatales.
Le commencement de l'année 1808 avait été calme en Portugal. Mais les premiers événements de la guerre d'Espagne encouragèrent les habitants à céder aux excitations des Anglais. La population se souleva tout entière contre nous. Les régiments espagnols firent cause commune avec les Portugais, tandis que la flotte anglaise menaçait les côtes. Il fallut lutter contre l'insurrection qui cherchait à couper nos communications avec la France.
En conséquence, **JUNOT** forma deux régiments d'élite avec les voltigeurs et grenadiers de divers corps. Les grenadiers du 15e (130 hommes et 3 officiers) firent partie du 2e régiment.

1 P. Giguet, Histoire militaire de la France, t. II, p. 218.

2 Cette division comprenait le 1er bataillon du 47e de ligne, deux bataillons du 86e, deux bataillons du 70e, le 3e bataillon du 15e, un bataillon du 4e régiment suisse. Chaque bataillon devait être complété à 1.260 hommes (140 par compagnie). Les brigades étaient commandées par les généraux Brenier et Avril.

3 Le 15e marche à la quatrième colonne avec l'artillerie de division.

Ces groupes provisoires furent confiés au général **LOISON** pour la répression des rebelles.
Le 29 juillet, le général attaquait Evora, qu'il emportait d'assaut après un combat sanglant. L'ordre du jour du général **LOISON** cite la belle conduite du capitaine **GOUBÉ**, qui commandait les grenadiers du 15e dans cette affaire, où les insurgés laissèrent 500 morts et 2.000 prisonniers, tandis que nous n'avions perdu que 90 hommes dont 3 officiers[1].
Pendant ce temps, 16.000 Anglais débarquaient à l'embouchure du Mondégo et se trouvaient bientôt renforcés de tous les bataillons insurgés, qui vinrent se concentrer auprès d'eux.
JUNOT, isolé dans un pays soulevé contre lui, ne put réunir que 10 à 12.000 combattants pour se défendre contre les troupes anglaises, portugaises et espagnoles, qui le menaçaient de toutes parts.
C'en était fait de notre armée d'occupation. On combattit cependant ; on combattit pour l'honneur.
Ce fut la bataille de Vimeiro (20 août), échec, c'est vrai, mais échec glorieux. A 2 heures de l'après-midi, l'armée française battait en retraite dans un ordre parfait, se dirigeant sur Lisbonne[2] pour s'y renfermer et s'y défendre jusqu'à la mort.
« Les plus jeunes ont mérité ce jour-là le titre de vieux soldats[3]. »
Or, sur ces entrefaites, notre adversaire[4], rendant hommage à la fière attitude de nos troupes, signait avec **JUNOT** la convention de Cintra (22 août), qui réglait l'évacuation du Portugal, tout en sauvant l'honneur de nos armes[5].
Le corps expéditionnaire, rapatrié par la flotte anglaise, fut débarqué à La Rochelle.
Le bataillon du 15e (3e bataillon) fut alors dirigé sur Bordeaux, où se formait le 8e corps de l'armée d'Espagne, dont l'empereur se proposait de partager le commandement avec **JUNOT duc d'Abrantès**.
Mais, à peine entré en Espagne, ce corps était dissous (2 janvier 1809) et ses éléments allaient renforcer les autres corps, en particulier le 2e qui fut porté à cinq divisions.
Le bataillon du 15e reçut l'ordre de rejoindre le gros du régiment, qui faisait partie de la 1re division (Merle) du 2e corps d'armée (Soult).

Avant de suivre le régiment dans cette nouvelle campagne, voyons ce que sont devenus les trois autres bataillons, pendant que le 3e se comportait si vaillamment en Portugal.
Nous avons laissé le 4e bataillon (commandant TANCRÈDE) à Brest, au mois d'août 1805 ; quant aux deux premiers, ils figuraient encore au 8e corps de la Grande Armée.
Cependant, l'empereur ne tardait pas à concentrer de nouvelles forces sur la frontière espagnole. Aussi, le 4e bataillon du 15e fut-il bientôt appelé à la division d'observation des Pyrénées-Occidentales, qui se réunissait aux environs de Bordeaux, sous les ordres du général **MOUTON[6].**
Peu de temps après, cette division était dirigée sur Saint-Jean-Pied-de-Port (décembre 1807) pour rejoindre le reste du corps d'armée de **DUPONT**, qui avait reçu l'ordre de pénétrer en Espagne et de s'établir entre Vittoria et Burgos.
C'était le prélude de cette longue et funeste campagne dont l'amer souvenir hantera plus tard, comme un douloureux cauchemar, les longues veilles du prisonnier de Sainte-Hélène.

1 Le lieutenant RICHARD fut blessé dans cette affaire. Il devait l'être encore un mois plus tard à la bataille de Vimeiro.
2 Les lignes de Torrès-Vedras avaient été forcées par les Anglais.
3 Rapport du général Loison.
4 Le général en chef Dalrymple.
5 La convention de Cintra, ratifiée le 1er septembre, arrête que : « l'armée française sera transportée par mer en France, avec ses armes, ses chevaux, ses bagages, ses munitions, par les soins de la marine anglaise, et qu'à aucun titre elle ne sera considérée comme prisonnière de guerre ».
6 Cette division était ainsi composée : 3e bataillon du 70e, 3e bataillon du 86e, 4 bataillon du 15e un bataillon suisse et douze pièces de canon, enfin 1er et 3e bataillons du 47e.

CAMPAGNE D'ESPAGNE (1808)

NAPOLÉON, qui venait de vaincre et d'humilier l'Europe, se croyait déjà maître de la péninsule ibérique.

Les plus graves dissentiments régnaient alors à la cour de Madrid. Sous prétexte de protéger l'autorité royale de **Charles IV,** singulièrement menacée par les coupables agissements de son fils **Ferdinand**, l'empereur investit **MURAT** du commandement en chef des armées françaises en Espagne et lui prescrit de marcher sur Madrid avec les corps de **DUPONT** et de **MONCEY** (1er mars 1808).

Le désordre est à son comble ; **MURAT** parvient cependant à étouffer l'insurrection dans la capitale : mais le peuple commence à s'inquiéter de l'intervention française et, lorsqu'on apprend tout à coup l'entrevue de Bayonne et l'abdication des princes entre les mains de **NAPOLÉON**, toute l'Espagne est debout pour défendre son indépendance ou mourir glorieusement pour elle (mai 1808).

Le 6 juin, l'empereur proclame **Joseph BONAPARTE** « roi d'Espagne et des Indes ». Il faudra une armée pour le conduire jusqu'à son trône.

La junte de Séville a prêté serment à **Ferdinand VII,** et n'a pas craint de déclarer la guerre à l'empereur des Français.

Le maréchal **BESSIÈRES** est chargé d'assurer les communications, entre Bayonne et Madrid, avec les divisions **MERLE, VERDIER** et **LASALLE**.

Quoi qu'il en soit, **NAPOLÉON**, irrité de rencontrer une pareille résistance, a résolu de châtier ce peuple héroïque qui brave sa colère. Il a déjà mandé, soit de Paris, soit des camps établis sur les côtes, le 4e léger, les 1er et 2e bataillons du 15e de ligne, le 2e et le 12e léger, les 14e et 44e de ligne[1].

Lorsque le roi **Joseph** partit pour Madrid (le 9 juillet), le 15e avait donc trois bataillons de guerre à l'armée d'Espagne et un bataillon en Portugal.

Un 5e bataillon (dépôt) avait été formé à Brest. Les bataillons de guerre comprenaient six compagnies : une de grenadiers, quatre de fusiliers, une de voltigeurs.

Le dépôt était à quatre compagnies[2]. Chaque compagnie avait un effectif de 140 hommes ; 1 capitaine, 1 lieutenant, 1 sous-lieutenant, 1 sergent-major, 4 sergents, 1 caporal fourrier, 8 caporaux, 2 tambours, 121 soldats.

L'état-major du régiment comportait le nombre significatif de : 1 chirurgien-major, 4 aides-chirurgiens, 5 sous-aides-chirurgiens. Il n'y avait plus qu'un drapeau par régiment.

COLONEL PAUL-LOUIS DEIN (28 juin 1808).

Le colonel **REYNAUD**, promu général le 11 mai 1808, a été remplacé à la tête du régiment par le major **DEIN** (28 juin). Le commandant **PLAZANET** est son successeur dans le grade de major.

---

1 Thiers, Histoire du Consulat et de l'Empire.

2 Un capitaine désigné par le Ministre, sur la présentation de trois candidats faite par le colonel, commande le dépôt, sous les ordres du major, et, en même temps, une des quatre compagnies. Il y a en outre au dépôt un adjudant-major et deux adjudants sous-officiers chargés d'instruire les recrues.

Le 1er bataillon (commandant LANGLOIS) et le 1er bataillon (commandant PLAZANET), revenus de la Grande Armée, avaient été dirigés sur Brest en février, puis affectés au camp de Brest, lorsqu'ils reçurent l'ordre (15 juin) de partir en poste pour Bordeaux. Ils arrivent le 26 dans cette ville et se trouvent à Bayonne le 30 juin, pour entrer dans la composition d'une division d'élite réunie sous les ordres du général Mouton et comprenant, outre ces deux bataillons, le 4e léger, le 6e bataillon de la garde de Paris et six pièces de canon.

Nous n'entreprendrons pas de raconter par le détail cette guerre terrible et sans merci, dont tous les jours sont marqués par une escarmouche, un combat, une bataille.
Nous nous efforcerons seulement de suivre le 15e dans les actions où il s'est le plus particulièrement distingué.
Dès le 5 juin, **NAPOLÉON** avait prescrit au général **LEFEBVRE-DESNOUETTES** de se porter à tire d'ailes sur Saragosse avec une colonne mobile d'environ 5.000 hommes[1].
Le 4e bataillon du 15e, qui se trouvait alors à Pampelune, reçut l'ordre de quitter cette ville pour entrer dans la formation de la 2e brigade (général Habert) de cette armée légère, qui allait bientôt entreprendre le premier siège de Sarragosse[2].

Colonne mobile Lefebvre-Desnouettes. (Juin-juillet-août 1808).

Il fallut se battre le 8 juin, à Tudela, pour forcer le passage de l'Ebre défendu par les Espagnols du colonel **OBISPO**. Mais, après un engagement assez vif, au cours duquel fut blessé le capitaine **BIGOT**, du 15e de ligne, l'ennemi dut renoncer à nous arrêter. D'ailleurs, il ne fit qu'ajourner son projet, car, quelques jours plus tard (15 juin), la colonne mobile **LEFEBVRE** se heurtait contre 3.000 soldats indigènes appuyés par du canon et retranchés à la Maison-Blanche, près des Grandes-Ecluses, à une demi-lieue de Saragosse.
Bien que le terrain fût difficile, couvert d'oliviers, coupé de jardins clos de murs, le général **LEFEBVRE-DESNOUETTES** n'hésita pas à attaquer son adversaire. Le succès couronna son audace et l'ennemi, culbuté, fut obligé de se replier en désordre sur la ville où les habitants se hâtèrent de se barricader.
Ce combat opiniâtre avait coûté la vie[3] au capitaine **ANTOINE** et au sous-lieutenant **LAPAIRE**, deux officiers de mérite de notre 4e bataillon.

Affaire d'Epila (22 juin).

Cependant **PALAFOX**, voulant conjurer le danger qui menaçait Saragosse, résolut de tenter une diversion en nous coupant nos communications. C'est dans ce but qu'il dirigea (le 22 juin) un corps d'environ 4.000 hommes sur la route de Madrid à Epila.
On envoya contre eux le 1er régiment de la Vistule, le bataillon du 15e, 50 cavaliers et une pièce de canon.
Ce faible détachement, commandé par le colonel **CHLOPISKI**[4], aborda si impétueusement l'ennemi que celui-ci dut lâcher pied, laissant entre nos mains 600 hommes hors de-combat et quatre pièces de canon.

1 Thiers, Histoire du Consulat et de l'Empire.
2 Le général Lefebvre-Desnouettes était parti de Pampelune le 7 juin avec 4.200 hommes (dont 900 cavaliers), six canons, sept caissons. L'infanterie, commandée par le général Habert, comprenait le 1er régiment supplémentaire des légions de réserve, un bataillon du 15e, un du 47e et un du 70e de ligne.
3 Ces renseignements sont tirés d'un excellent ouvrage qui porte pour titre : Sièges de la guerre d'Espagne, 1807-10, par Belmas.
4 Le colonel Chlopiskı commandait le 1er régiment de la Vistule.

Premier siège de Sarragosse (août 1808).

Néanmoins, malgré tous ces combats partiels, la capitale de l'Aragon ne put échapper aux émouvantes péripéties d'un siège régulier. Un premier assaut, tenté le 2 juillet, resta sans résultat, en dépit des sacrifices énormes qu'il nous causa. C'est dans cette meurtrière journée que périt glorieusement le capitaine **FRÉGIER** du 15e régiment d'infanterie.
Il fallut donc reprendre les travaux d'approche avec une nouvelle activité pour hâter la chute de la place.
Enfin, le 3 août, notre artillerie étant approvisionnée, le général **VERDIER**, qui conduisait les opérations du siège, fit une dernière démarche auprès du gouverneur de Saragosse pour obtenir un accord. Mais son parlementaire fut repoussé par les avant-postes espagnols.
En conséquence, le lendemain (4 août), aux premières lueurs du jour, on entendit tonner nos quarante-trois bouches à feu.
Leur effet fut merveilleux. Dès midi une grande partie des pièces de la défense étaient démontées et trois brèches praticables étaient ouvertes dans l'enceinte[1].
Les troupes destinées à donner l'assaut furent partagées en trois colonnes :
Celle de droite était confiée à la direction du général **HABERT**. Elle comprenait une avant-garde commandée par le colonel **ROBERT** et formée par les grenadiers et voltigeurs des 15e et 16e de ligne renforcés par ceux du 1er régiment de la Vistule, et une colonne d'attaque composée du 1er régiment de la Vistule.
Elle avait pour mission de pénétrer dans la place, par le couvent de Santa Engracia, et de s'assurer du débouché de la rue conduisant de ce couvent au Cosso.
Ce mouvement devait être soutenu par le 44e placé en réserve, tandis que le bataillon du 15e et celui du 16e avaient ordre d'attaquer le verger du couvent pour couvrir la droite du général **HABERT**.
A 1 heure de l'après-midi, au signal de l'assaut, chaque colonne s'élance sur son objectif.
Celle du général **HABERT** parvient à s'emparer du Cosso, et s'avance même jusqu'à la place de la Madeleine ; mais, là, devant un brusque retour offensif des défenseurs, elle est obligée de reculer. Elle se replie alors en arrière du Cosso, pour se barricader dans l'hôpital-général[2] et dans les jardins des Filles de Jérusalem. C'est à peine si la nuit peut interrompre la bataille. Le lendemain, le combat recommence de maison à maison. Tout soldat français qui paraît dans une rue tombe immédiatement sous les balles espagnoles. Les coups de feu partent de partout : des tours, des fenêtres, des balcons[3]. Chaque mur est un rempart, chaque maison une citadelle.
On en était encore là le 6 août, lorsqu'on apprit, tout à coup, l'évacuation de Madrid par nos troupes.
La lutte se prolongea néanmoins, les jours suivants, sans grand avantage pour personne, malgré l'arrivée dans la ville d'un secours de 4.000 hommes, amenés par **PALAFOX**[4].
Enfin, le 13 août, le général **LEFEBVRE** recevait du roi **Joseph** l'ordre formel de lever le siège, dans la nuit même, et de gagner Tudela, puis Milagro[5], pour couvrir la gauche de l'armée française, qui se repliait sur l'Ebre[6].

---

1 Ces renseignements proviennent de l'ouvrage déjà cité plus haut : Sièges de la guerre d'Espagne, 1807, 1808, 1809, 1810, par Pelmas.
2 Sièges de la guerre d'Espagne, par Belmas.
3 C'est dans ces circonstances que fut blessé le capitaine Etienne DOMINIQUE (5 août).
4 Palafox avait quitté Saragosse, le 4, dès le commencement de l'action, en traversant le Gallego à gué, pour gagner Osera. Il amena bientôt, par la route de Lerida, un renfort de 4.000 hommes, et, malgré un échec à Villa-Mayor, il put les introduire, le 9, dans la place
5 Derrière la rivière de l'Aragon.
6 Le 21 août, le bataillon, fort de 411 hommes, était à Caporoso, couvrant Pampelune. (Tous ces détails sont empruntés aux Sièges de la guerre d'Espagne, par Belmas.)

C'est ainsi que le 4e bataillon du 15e de ligne se trouvait, à la fin du mois, autour de Pampelune, lorsqu'il fut appelé à Miranda, où il arriva le 11 septembre. Là, ses compagnies furent disloquées. Trois d'entre elles furent affectées au 47e de ligne, tandis que les trois autres allèrent compléter les bataillons de guerre du 15e, qu'on réorganisait en attendant l'arrivée de l'empereur.

Division d'élite Mouton. — 1er et 2e du 15e.

Pendant que le 4e bataillon se conduisait si brillamment à Saragosse, les deux premiers n'étaient pas restés inactifs.

Victoire de Médina del Rio Secco (14 juillet 1808).

Nous avons vu plus haut qu'ils appartenaient à la division d'élite confiée au général **MOUTON**[1].
Ces bataillons prirent une part glorieuse à la victoire de Médina del Rio Secco, qui permit au roi **Joseph** d'entrer dans Madrid.
L'histoire en a gardé le souvenir :
« Avec de vieux régiments comme le 4e léger et le 15e de ligne, dit M. Thiers, le maréchal Bessières se sentait capable d'enfoncer tout ce qu'il avait devant lui[2]. »
Ces vaillantes troupes n'ont certes pas trompé sa confiance. On le vit bien quand il s'agit d'exécuter l'attaque décisive. Ce fut le capitaine **ROUYRE**, du 15e de ligne[3], qui pénétra le premier dans Rio Secco, avec sa compagnie de voltigeurs, malgré le feu de 7 à 800 hommes qui en défendaient énergiquement l'entrée.
D'ailleurs, si tous ne purent se signaler d'une manière aussi brillante, tous méritèrent les éloges du général en chef. Laissons-lui la parole :
« L'ennemi, dit Bessières[4], a tenu assez longtemps. Le 4e d'infanterie légère s'est couvert de gloire. Le 15e de ligne, dont les voltigeurs ont beaucoup contribué à enlever la ville, a manœuvré, l'arme au bras, avec beaucoup de sang-froid.
« J'ai parcouru hier les bivouacs. On n'entend que les cris de : «Vive l'empereur! » Les soldats du 4e et du 15e me demandent si le courrier est parti, et disent qu'ils ont fait tout leur possible pour tenir parole à l'empereur. Ils ne parlent que des bienfaits dont Sa Majesté les a comblés à leur passage à Bayonne. »

A la suite de ce beau fait d'armes le chef de bataillon **AUGEARD**, Commandant le 1er bataillon du 15e, fut proposé par le général **REYNAUD** pour la croix d'officier de la Légion d'honneur[5].
Le lieutenant adjudant-major **FAGES**, blessé dans cette journée, fut également désigné parmi les plus dignes de recevoir les insignes de chevalier du même ordre. Mais chacun eût mérité une récompense, car chacun avait noblement fait son devoir.
NAPOLÉON, ravi de ce succès[6], accorda au corps de **BESSIÈRES** cent nominations dans la Légion d'honneur, ainsi réparties : cinquante pour les officiers et cinquante pour les sous-officiers,

1 Cette division appartenait au 2e corps (maréchal Bessières). « La division infernale, que commande Mouton, écrit Belliard à Grouchy, le 6 juillet, sera demain à Burgos. »
2 Histoire du Consulat et de l'Empire, liv. XXXI, p. 114.
3 Capitaine ROUYRE (Jean), né dans l'Ariège le 18 septembre 1772. Cette citation élogieuse figure sur ses états de services. (Archives administratives du dépôt de la guerre.)
4 Voyez rapport du maréchal Bessières au major général Berthier. (Archives historiques du dépôt de la guerre.)
5 Il était chevalier du 1er octobre 1807.

caporaux et soldats, dont quinze réservées aux conscrits de 1809 qui s'étaient le plus distingués[1]. Cependant l'empereur, s'exagérant les conséquences de cette victoire, crut toute résistance abattue et retourna bien vite à Paris. Ses espérances devaient être cruellement déçues. La guerre était loin d'être terminée.

Lorsque la malheureuse capitulation de Baylen forcera **Joseph** à quitter sa capitale, cette nouvelle exaltera singulièrement l'enthousiasme des Espagnols et doublera les forces de l'insurrection.

En effet, dès le mois d'août, l'armée française n'occupait plus que la ligne de l'Ebre.

Il était temps que **NAPOLÉON** prît en personne la direction des opérations en Espagne.

« Je leur ai envoyé des agneaux qu'ils ont dévorés, s'écriait-il ; je vais leur envoyer des loups qui les dévoreront à leur tour[2]. »

La grande armée traversa la France pour porter au delà des Pyrénées ses redoutables colonnes.

Seul avec **DUROC**, l'empereur quitte Mont-de-Marsan pour gagner Bayonne à franc étrier. Il arrive dans cette ville le 3 novembre, à 3 heures du matin.

Son plan est de marcher rapidement sur Madrid afin d'empêcher la jonction des armées ennemies.

En conséquence, **SOULT**, qui a remplacé **BESSIÈRES** à la tête du 1er corps, reçoit l'ordre de se porter sans retard sur Burgos et de culbuter l'armée espagnole.

Bataille de Gamonal (10 novembre 1808).

La première rencontre a lieu le 10 novembre 1808, à Gamonal (près Burgos).

Pendant que le général **LASALLE** attire l'attention de l'ennemi, la division **MOUTON**, à laquelle appartient le 15e, s'élance au pas de charge sur le bois de Gamonal, renversant tout sur son passage, poursuit l'épée dans les reins les troupes du général Belveder et arrive en même temps qu'elles à Burgos[3].

L'ennemi laisse sur le champ de bataille 2.500 hommes, 900 prisonniers, 4.000 fusils, 6 drapeaux, 30 pièces de canon. Après un nouveau succès, remporté le 19 novembre à San Vincente, le général **MOUTON** était rappelé auprès de l'empereur, pour y reprendre ses fonctions d'aide de camp. Ce fut alors le général **MERLE** qui prit le commandement de la division d'élite (division nº 1).

Le 1er janvier, l'empereur rejoignit le maréchal **SOULT** à Astorga.

C'est à cette époque (2 janvier) que la dissolution du 8e corps (Junot) permit enfin de réunir les quatre bataillons de guerre du 15e sous un même commandement

---

6 L'ennemi avait laissé sur le champ de bataille 5.000 morts, 1.200 prisonniers et 18 pièces de canon. L'armée espagnole était commandée par Blake et le marquis de la Cuesta.

1 La promotion du 12 novembre 1808 dans l'ordre impérial de la Légion d'honneur comprit les nominations suivantes en faveur du 15e : capitaines JACOB, BARON, CHEVALLIER, DESMARETS ; lieutenants SÉVIN, NARJOT ; adjudant-major FAGES ; sous-lieutenant GUILHEM ; sergent-major DECAMP ; sergents LECERF, DOYEN, DARMAY, AMIOT, GADIOT, BRACONNIER, MAURIN, VENAUD, DAVID ; caporal fourrier BRUET ; caporal CAROUX ; grenadier DUMAY.

La promotion des 26 et 28 juin de la même année avait décerné la même distinction aux militaires du régiment dont les noms suivent : Chef de bataillon TANCRÈDE ; capitaines ROUYRE, DEHARGUE, MARÉCHAUX, MONGROLLE ; sergents DUREUIL, LESAUX, HAN ; grenadier MICHEL.

Le 17 janvier 1808, 200 hommes du 15e furent embarqués à Saint-Malo, à bord de la frégate *l'Italienne*, à destination de la Martinique. Ils étaient commandés par le capitaine AUCHER, le lieutenant Georges BLONDEAU et le sous-lieutenant Dominique CHATELAIN. Arrivés à la Martinique le 12 février 1808, ils ont été incorporés aux 26e et 82e de ligne et aux 3e et 4e régiments d'artillerie à pied.

2 Correspondance de Napoléon Ier.

3 Le commandant AUBRY, du 15e de ligne, fut ce jour-là l'objet d'une rare distinction. L'empereur, témoin de sa belle conduite, le nomma officier de la Légion d'honneur sur le champ de bataille même. Le capitaine GRUZÉ fut tué ; les capitaines BIGOT et TREFCON blessés.

CAMPAGNE DE 1809 EN GALICE ET PORTUGAL

Le régiment continua de figurer à la 1re division (Merle) du 2e corps (Soult).
Sur ces entrefaites, **NAPOLÉON**, rappelé en France par les événements qui se préparent en Autriche, donne au maréchal **SOULT** l'ordre de poursuivre l'armée anglaise dans sa retraite sur la Galice et d'empêcher, s'il est possible, son embarquement à la Corogne.

Combats de Pierros et Carcabellos (3 janvier 1809).

Le 3 janvier 1809, le 2e corps rencontre l'arrière-garde du général **MOORE**. Après l'enlèvement du pont de Carcabellos, le général **MERLE**, chargé de s'emparer du village de Pierros, prescrit au 4e léger d'attaquer la droite de cette forte position pendant que le 15e prononce son mouvement sur la gauche et détermine la prise du village.
Nous avions malheureusement perdu dans cette glorieuse journée un des plus brillants officiers de cavalerie de l'armée, le général **COLBERT**, qui fut tué en dirigeant nos têtes de colonne dans les rues de Pierros.

Combat et prise de la Corogne (16 janvier).

L'armée britannique se retirait lentement sur la Corogne. On la combattit encore à El-Corgo, le 7 janvier, puis à la Corogne, le 16 janvier.
Ce jour-là, le 15e régiment d'infanterie, posté au pied de la montagne qui domine la ville, devait rester en soutien ; mais il fut obligé de donner pour repousser une colonne ennemie menaçant le flanc droit de la division **MERMET**. On se battit avec un acharnement incroyable jusqu'à la nuit, qui permit aux vaincus d'échapper à nos poursuites et de se réfugier à bord de leur flotte embossée dans le port[1].
Quoi qu'il en soit, le départ de l'armée anglaise nous rendait maîtres de tout le pays et, trois jours plus tard, la Corogne capitulait.

Cependant, après avoir expulsé de Galice les troupes du général **MOORE**, il fallait maintenant se tourner contre les frontières portugaises, où les généraux **FREIRE** et **SILVEIRA** organisaient une nouvelle résistance.
En conséquence, le duc **de DALMATIE** dirigea ses colonnes sur Oporto par la route de San Yago et de Vigo.
Dans la nuit du 15 au 16 février, l'armée française essaya de traverser le Minho, près de son embouchure. Pour protéger ce mouvement, le général **THOMIÈRES** voulut jeter sur la rive opposée 300 voltigeurs de la division **MERLE** ; mais l'attaque inopinée de 1.500 ennemis fit échouer cette tentative hardie, malgré le courage et le dévouement de nos voltigeurs, dont 30 à peine purent débarquer et furent immédiatement cernés par les partisans portugais[2].
On se détermina donc à remonter le Minho pour chercher un autre point de passage, vers Orense.

---

1 Le 15e n'eut, dans cette bataille, que 2 hommes tués et 15 blessés, parmi lesquels le capitaine ROUYRE, et le capitaine MARIÉ, qui mourut le 3 juin.

2 Il fut impossible de leur porter secours, les embarcations étant entraînées à la dérive par le reflux du fleuve. Deux barques se perdirent dans les flots, où beaucoup de braves se noyèrent, entre autres le lieutenant NARJOT du 15e de ligne.

Cette circonstance obligea plus tard le maréchal **SOULT** à engager nos troupes[1] dans le dangereux défilé de Chaves-Ruivaens. Ce fut à la brigade **RAYNAUD** (à laquelle appartenait le 15e) qu'incomba la mission de protéger l'artillerie pendant son écoulement à travers ces montagnes, si souvent visitées par les guérillas ennemies.
Le pays s'était soulevé derrière nous. Il fallut combattre presque tous les jours.
Le 7 mars, le général **THOMIÈRES** dut se porter à Orense, avec un bataillon du 15e de ligne et un du 4e léger, pour escorter un convoi de 700 malades ou blessés évacués sur Monterey.
Enfin, le 27 mars, toutes les divisions étaient dirigées sur Oporto.

Bataille et prise d'Oporto (29 mars 1809).

Cette grande ville avait fait les mêmes apprêts que Saragosse[2] ; mais nos intrépides soldats n'en furent point intimidés.
Le 28, la division **MERLE** (15e de ligne), débouchant par la route d'Infesta, prononce une vigoureuse attaque contre la gauche des Portugais.
En un clin d'œil, elle enlève les postes de la défense et s'établit dans des chemins creux et des enclos dont l'adversaire ne peut la déloger.
Le lendemain, tandis que le général **DELABORDE** se porte sur la droite, le général **MERMET** sur le centre, la division **MERLE** a l'ordre de se jeter sur les retranchements de la gauche ennemie.
Elle s'engage, vers 6 heures du matin, avec tellement d'entrain qu'elle reçoit bientôt avis de ralentir son mouvement[3].
Cependant les défenseurs, se voyant attaqués sur leurs ailes, dégarnissent leur centre, ce qui permet au général **MERMET** de gagner du terrain de ce côté.
C'est alors que la division **MERLE**, achevant son mouvement tournant, déborde la gauche ennemie et s'empare des forts de la Foz et de la Mathosinos, dont presque tous les défenseurs, poursuivis jusqu'au Douro, se jettent dans le fleuve et s'y noient malgré l'humanité de nos soldats, émus de pitié, qui cherchent à les sauver[4].
Néanmoins, l'ennemi, refoulé dans la ville, s'enferma dans l'évêché, dans les couvents, dans les maisons.
Il fallut encore écraser cette résistance désespérée avant que la population épouvantée consentît à se soumettre.
« Dans l'attaque générale du 29 mars, dit le maréchal Soult, la division Merle enleva plus de soixante canons[5].
» La défense avait établi des obstacles si considérables qu'on fut plus étonné de les avoir franchis le lendemain que le jour même[6] ».
D'ailleurs, le duc **de DALMATIE** se plut à rendre justice à tous en attribuant son succès à l'éclatante valeur de ses troupes.

1 Divisions Merle, Mermet, Heudelet, Delaborde, pour l'infanterie; divisions La Houssaye, Lorge et Franceschi pour la cavalerie.
2 Ville de 70.000 habitants, entourée d'une enceinte récemment réparée, défendue par plus de 200 pièces de canon et couverte par une armée de 60.000 hommes.
3 Tous ces renseignements sont tirés de la correspondance du maréchal Soult sur cette campagne. (Archives historiques du ministère de la guerre.)
4 Ces malheureux se jetaient dans des barques qui chaviraient bientôt sous le poids d'un chargement excessif. Nos soldats se jettent à l'eau pour en retirer des Portugais de tout âge et de tout sexe. (Voyez Lenoble.)
5 Rapport général sur l'expédition de Portugal par le maréchal Soult. (Archives historiques du ministère de la guerre.)
6 Rapport général sur l'expédition de Portugal par le maréchal Soult. (Archives historiques du ministère de la guerre.)

La brillante conduite du colonel **DEIN** avait été fort remarquée ; mais combien d'autres se signalèrent à ses côtés ! Il faudrait citer tous les officiers, tous les soldats du 15e de ligne.
Comment faire un choix ?
Le capitaine **DUMAS** pénètre de vive force, à la tête de sa compagnie, dans une des principales redoutes, où l'ennemi, se défendant jusqu'à la mort, fut passé au fil de l'épée[1].
Un peu plus loin, le capitaine **TEISSEIRÉ**, conduisant ses hommes à l'assaut d'un ouvrage et se trouvant arrêté par une barricade, monte le premier par une embrasure, tue le canonnier qui continuait à pointer sa pièce, et ouvre ainsi le chemin à sa compagnie qui se jette dans le retranchement et s'en empare[2].
Pendant ce temps, le sous-lieutenant **PERRET**, du 15e de ligne, se couvrait de gloire en enlevant de sa propre main un drapeau à l'ennemi[3].
Enfin, le lieutenant **SOUQUE** se signalait également par son entrain et son intrépidité, en pénétrant, l'un des premiers, dans une redoute énergiquement défendue.
En somme, peu de journées furent aussi brillantes pour les armes françaises que celle du 29 mars 1809.
Malheureusement, le 15e de ligne avait chèrement payé sa gloire. Il comptait 3 officiers tués (capitaines BARON et VALET, sous-lieutenant COTTERELLE) et 8 blessés (commandant MOLIN ; capitaines TEISSEIRÉ et PRON ; lieutenants DELARUE, FAGES et PERRET ; sous-lieutenants GUILHEM et COLSIN).
Les pertes de la troupe n'étaient pas moins cruelles.
Cependant, ce succès n'avait pas désarmé l'insurrection. La route que le maréchal **SOULT** avait si laborieusement frayée se referma derrière lui.
NEY, aux prises avec le marquis **de la ROMANA**, ne put rien faire pour sauver les faibles détachements que nous avions laissés dans les postes les plus importants[4].
C'est ainsi que, le 27 mars, la garnison française de Vigo, bloquée par l'ennemi, s'était trouvée réduite à capituler. Notons à ce sujet que, parmi les vingt-trois officiers appelés à donner leur avis sur la nécessité de cette reddition le lieutenant **JOUANNIQUE**, officier payeur du 15e de ligne, fut un des sept qui s'opposèrent énergiquement à cette douloureuse extrémité.
Ajoutons qu'à cette époque le commandement en chef de l'armée anglaise passait aux mains de sir **Arthur WELLESLEY** (Wellington), qui devait porter à nos armes les plus terribles coups. Son influence s'était rapidement manifestée un peu partout dans le Portugal.

Siège de Tuy (19 février-10 août 1809).

Les hostilités reprirent bien vite une nouvelle intensité.

---

1 Ce haut fait est cité dans les états de services du capitaine DUMAS. Charles DUMAs était né à Versailles le 23 septembre 1775. Lieutenant le 7 nivôse an II à la 68e demi-brigade, capitaine au 15 le 14 floréal an VIII ; chevalier de la Légion d'honneur le 26 prairial an XII. A la suite de la bataille d'Oporto, il fut proposé par le colonel DEIN au duc de Dalmatie pour la croix d'officier.

2 Pierre TEISSEIRÉ, né à Narbonne le 15 septembre 1766 ; capitaine au 15e de ligne (citation portée sur les contrôles des officiers déposés aux archives administratives du ministère de la guerre).

3 Pierre PERRET, né à Moulins-sur-Allier le 5 octobre 1785 : sous-lieutenant au 15e de ligne, 7 janvier 1808 ; lieutenant au corps, 31 août 1810 ; capitaine, 8 février 1813 ; décoré le 22 juillet 1813. Blessé à la cuisse à Oporto. (Etats de services.)

4 Presque tous ces détails sont empruntés à la correspondance du maréchal Soult. (Rapport général sur l'expédition de Portugal.)

On avait de mauvaises nouvelles de la ville de Tuy, où le dépôt du 2e corps se trouvait cerné par un corps anglo-portugais.
Le 26 février, le capitaine **GANEAU**, avec 100 hommes du 15e de ligne, parvint à pénétrer dans la place, malgré mille difficultés. Ce renfort ne resta pas inactif[1].
Le 9 mars, le capitaine **GANEAU** exécutait une reconnaissance sur Port-Marin, lorsqu'il fut subitement assailli par le feu de trois navires anglais. Il tomba glorieusement frappé par un boulet ennemi, à la tête de son brave détachement[2].
D'ailleurs, la malheureuse garnison de Tuy, décimée par les privations et les maladies[3], était réduite à la dernière misère, lorsque son gouverneur, le général **de LAMARTINIÈRE,** eut la joie de voir les assiégeants se retirer à l'approche de la division française **HEUDELET** (10 avril).

Surprise d'Oporto (12 mai 1809).

Toutefois, l'heure des plus dures épreuves n'était pas éloignée.
Voici que, dans la nuit du 11 au 12 mai, **WELLINGTON**, avec 20.000 hommes, surprend le passage du Douro, au-dessus d'Oporto, et se jette à l'improviste sur la ville. Les premiers Anglais débarqués se cachent dans l'enclos du Prado. Le général **FOY**, placé sur une éminence, en face du couvent de la Serra, avait remarqué des barques chargées de soldats[4] ; il en donna avis au maréchal **SOULT** et se rendit à la caserne du 17e pour faire prendre les armes.
Puis il se porta en toute hâte avec le 17e léger au faubourg de Vallongo, où le 70e vint bientôt l'aider à contenir les Anglais.
Peu d'instants après, le 4e léger et le 15e de ligne débouchèrent de la place d'armes, en colonne serrée, la gauche en tête. Guidés par le général **de la BORDE** (alias Delaborde), ces braves régiments chargent les Anglais à outrance et les repoussent jusqu'au bord du fleuve, sans cependant pouvoir les déloger des bâtiments qui leur servent d'appui[5].
Du reste, en ce moment, les mariniers portugais amènent des barques aux Anglais restés sur la rive droite du Douro.
La retraite est dès lors nécessaire et c'est à la brigade **RAYNAUD** (15e de ligne et 4e léger) qu'incombe le soin de la protéger en tenant tête à l'ennemi dans la ville même.
Grâce à son énergique résistance, le mouvement put s'opérer en bon ordre. Le combat ne cessa qu'à une demi-lieue d'Oporto.
Dans cette difficile circonstance, le 15e de ligne fut digne de ce qu'on attendait de lui.
Pendant que l'arrière-garde se portait de Vallongo à Baltar, 25 à 30 dragons anglais vinrent se jeter en furieux sur nos soldats. Mais cette aventureuse galopade leur devint funeste. Reçus de pied ferme par la compagnie du capitaine **TEISSEIRÉ**, aucun d'eux ne put échapper.
Malgré tout, cette charge inopinée avait causé quelques ravages dans nos rangs. Le capitaine **TEISSEIRÉ**[6], blessé lui-même au genou, vit tomber à ses côtés son sous-lieutenant, M.

1 Il accompagna le commandant Nagonne dans son expédition sur Pontevedra.
2 Voir états de services.
3 M. LAUGIER, officier payeur du 15e de ligne, fut emporté le 22 mars par la fièvre putride qui désolait la ville. (Contrôles des officiers, conservés au dépôt de la guerre.)
4 Les soldats anglais avaient ôté leurs vestes pour n'être pas reconnus. (V. Mémoires sur les opérations des Français en Galice et Portugal Lenoble.)
5 Thiers, liv. XXXVI.
6 Le capitaine TEISSEIRÉ, à cause de sa double blessure, fut, quelques instants après, fait prisonnier par les Anglais. (V. Matricules des officiers. Archives administratives du ministère de la guerre.

CAVIROT[7], deux sergents et plusieurs caporaux, sans compter de nombreux soldats tués ou blessés.
D'ailleurs, le 15e de ligne ne s'était guère ménagé dans cette laborieuse retraite. Le chef de bataillon **AUBRY** avait reçu deux blessures ; le capitaine **AUCHER** et le lieutenant **AGNEL** étaient aussi mais moins grièvement atteints.
Quoi qu'il en soit, il nous avait fallu abandonner cette belle place d'Oporto, dont la conquête comme la perte avaient donné tant de gloire et coûté tant de sang.
En tout cas, le maréchal **SOULT** sauva son armée par la promptitude et l'à-propos de ses mesures. Il sacrifia sans hésitation matériel, munitions, approvisionnements.
La brigade **RAYNAUD** (15e de ligne et 4e léger), on s'en souvient, avait reçu l'ordre de former l'arrière-garde avec la division de cavalerie **FRANCHESCHI**. La tâche était lourde ; mais elle fut noblement accomplie.
En deux jours, le duc **de DALMATIE** (Soult), échappant à **WELLINGTON** et à **SILVEIRA**, avait amené toutes ses troupes à Ruivaens, à l'entrée de la gorge profonde du Cavado ; dans la sierra Santa Cathalina (13 mai).
Le 15, l'armée entière se dirigeait sur Montalègre par un sentier étroit, où deux hommes pouvaient à peine passer de front. A ses pieds, le Cavado, gonflé par une pluie violente, roulait, en mugissant, au fond d'un précipice.
De l'autre côté, c'étaient des rochers à pic et des hauteurs inaccessibles, d'où partait une fusillade continuelle.
Enfin, le chemin déjà si pénible se trouvait rompu en plusieurs points par des ruisseaux débordés de leurs lits escarpés.
Tant d'obstacles retardaient inévitablement la marche, et l'ennemi arrivait à grands pas sur nos traces.

Affaire de Salamonde (16 mai).

Pour protéger la colonne, le général **REYNAUD**, qui commandait l'arrière-garde, avait établi sur le plateau de Salamonde (au-dessus du pont de Mizarella) le 15e de ligne, le 4e léger et deux escadrons de cavalerie légère. Il allait s'engager à son tour dans la gorge du Cavado, lorsqu'il fut attaqué par 8 à 10.000 hommes, qui débouchaient en même temps de la route de Braga et de celle de Basto. La soudaineté de l'attaque, l'imminence du péril et la grande confusion produite par un orage d'une extrême violence amenèrent quelque désordre dans nos troupes. Mais le général **REYNAUD**, ralliant derrière lui 5 à 600 braves, s'élance au cri de : « Vive l'empereur ! » sur la tête de colonne ennemie, qui s'arrête net sous le coup de cette charge impétueuse. L'armée anglo-portugaise, déconcertée par cette attitude résolue, n'osa nous poursuivre dans la montagne. C'est dans cette sanglante mêlée que fut tué le capitaine **RIGOLLET**, du 15e.
Le 17 mai, le 2e corps parvenait presque en entier à Montalègre et, le lendemain, le maréchal **SOULT** rentrait en Galice. La seconde armée de Portugal était sauvée.
La retraite qu'elle venait de faire mérite d'être placée à côté des plus célèbres.
A l'approche des Français, le marquis **de la ROMANA** lève le siège de Lugo, où s'était enfermé le général **FOURNIER**.
Le maréchal **SOULT** gagne ensuite la province de Zamora.
Le 11 juin, le 4e et le 15e de ligne, avec l'aide du 15e dragons, délogent 6.000 Portugais des hauteurs de Montefurado (route de Laronco).

7 Le sous-lieutenant CAVIROT mourut de ses blessures.

Le général **LOISON** a encore recours ce jour-là à la brigade **REYNAUD** pour s'emparer de Ponte-Cigarosa et chasser l'ennemi du village de la Rua, où il se défend jusque dans l'église.
Arrivés au commencement de juillet à Zamora, nos soldats purent enfin goûter un peu de repos.

Réorganisation du 2e corps (15 juillet 1809.)

Ce temps fut d'ailleurs mis à profit pour réorganiser le 2e corps.
Le 25 juillet 1809, le 15e de ligne et le 4e léger constituent la 2e brigade (général Graindorge) de la 1re division (général Merle) du 2e corps.
Le maréchal **SOULT** reçoit le commandement de trois corps d'armée (2e, 5e et 6e) qui sont destinés à opérer en Portugal.

Talavera (27-28 juillet 1809).

Après la bataille indécise de Talavera de la Reyna, cette armée se mit à la poursuite de **Grégorio de la CUESTA**, qu'elle battit, le 8 août, au pont de l'Arzobispo. Le duc **de DALMATIE** établit ensuite ses troupes en Estramadure, où elles demeurèrent jusqu'à l'année suivante.

CAMPAGNE DE 1810

Pendant que l'empereur remportait, en Autriche, la retentissante victoire de Wagram, ses lieutenants, livrés à eux-mêmes, ne pouvaient parvenir à dompter la résistance des patriotes espagnols et portugais.
Mais, lorsque la paix fut signée avec l'Autriche (14 octobre 1809), **NAPOLÉON** ramena son attention vers la péninsule ibérique.
Il résolut de faire un puissant effort pour jeter les Anglais à la mer et forma, dans ce but, une nouvelle armée, dite de Portugal, dont le commandement fut confié au maréchal **MASSÉNA**, duc **de Rivoli,** prince **d'Essling**.
Le décret du 17 avril 1810 affectait à cette armée les 2e, 6e et 8e corps (Reynier[1], Ney, Junot), de l'ancienne armée d'Espagne.
« Masséna ne voulait pas accepter cette lourde charge. Il avait entendu parler du caractère difficile du duc d'Elchingen, et l'amour-propre du duc d'Abrantès était proverbial.
« Napoléon détruisit, une à une, les craintes du maréchal et lui fit accepter le beau commandement qui lui était destiné[2]. »

Voyons quelle était la situation du 15e de ligne à cette époque.
Le régiment avait cinq bataillons en Espagne. Les 1er, 2e et 3e bataillons (commandants FERMINI, MONTFORT et AUBRY), sous les ordres du colonel **DEIN**[3], appartenaient à la 2e brigade (de Graindorge) de la 1re division (Merle) du 2e corps (Reynier).

1 Depuis le mois de janvier 1810, le général Reynier remplaçait à la tête du 2e corps le maréchal Soult, appelé aux fonctions de chef d'état-major du roi Joseph.
2 Mémoires de Masséna, par le général Koch, t. VII.
3 A l'effectif de 59 officiers et 1.224 hommes.

Les 4e et 5e bataillons[1], sous le commandement du chef de bataillon **FABRE**, figuraient dans la 1re brigade (Gratien) de la 2e division (Solignac) du 8e corps d'armée (Junot)[2]
Les esprits étaient trop surexcités de part et d'autre pour que l'on n'en vînt pas bientôt aux mains[3].
JUNOT fut chargé de désarmer les Asturies, pendant que le général **REYNIER** devait s'assurer de la rive droite du Tage.

Assaut et prise d'Astorga (21-23 avril 1810).

Le 8e corps eut bientôt affirmé son triomphe par la prise d'Astorga. Le capitaine **TREFCON** et le sous-lieutenant **BEAU** furent blessés à l'assaut de cette place (21 avril). Leur camarade, le lieutenant **MONGROLLE**, se signala d'une façon particulière en parvenant l'un des premiers sur la brèche pratiquée dans les remparts[4].

Affaire de Feria (8 juin).

De son côté, le 2e corps passait la Guadiana le 10 mai, à Mérida, dirigeant ses reconnaissances sur Badajoz et Olivenza.
Le 8 juin, le général **MERLE**, avec le 4e léger et le 15e de ligne, dégage le fort de Feria assailli par 3.000 Espagnols, fait sauter le château et s'établit, le 11, à Almendralijo[5].

Bataille de Xérès de los Caballeros (5 juillet 1810).

Quelques jours plus tard, le 5 juillet, la 1re division se porte sur Xérès de los Caballeros, où 7 à 8.000 insurgés ont été signalés. La rencontre a lieu près de Salvatierra. Après avoir chassé l'ennemi de deux fortes positions, le général **MERLE** arrête ses troupes pour leur faire reprendre haleine et donner le temps au général en chef de prononcer son mouvement tournant avec la cavalerie légère et la division **HEUDELET**. Mais l'ardeur de nos voltigeurs, qui se sont emparés d'un mamelon où les Espagnols étaient venus les inquiéter, entraîne le général **MERLE** à précipiter l'attaque.
Il fait battre la charge et toutes les positions sont enlevées à la baïonnette par les 2e et 4e régiments d'infanterie légère, suivis des 15e et 36e de ligne. L'ennemi prend alors la fuite, laissant 3.000 hommes sur le champ de bataille.

Affaire de Plasencia (7 août).

Presque aussitôt la prise de Ciudad-Rodrigo par le 6e corps[6] (10 juillet), le général **REYNIER** reçoit l'ordre de s'établir entre Alcantara et Plasencia.

---

1 Le 4e bataillon avait été reconstitué, en France ; le 5e n'avait que trois compagnies. Ils fournissaient, à eux deux, un effectif de 25 officiers et 721 hommes.

2 Le 8e corps avait été reformé en vue de cette nouvelle expédition de Portugal.

3 Le 10 avril, M. LASSALLE, chirurgien sous-aide-major du 15e de ligne, avait été blessé près de Rodrigo.

4 V. Registres matricules des officiers (Archives administratives du ministère de la guerre). Le lieutenant MONGROLLE fut nommé capitaine de grenadiers le 29 mai 1810. Astorga avait subi quinze jours de tranchée ouverte.

5 Presque tous ces détails sont empruntés aux mémoires de Masséna et à la correspondance officielle du général Reynier.

Le 4 août, le colonel **DEIN** avait réparti son régiment de la façon suivante : un bataillon à Coria, un bataillon à Galisteo, un bataillon à Plasencia.
Quatre officiers et 51 hommes étaient, en outre, détachés sur le Tiétar pour assurer la correspondance.
Le 7 août, une bande de guérillas tente d'enlever Plasencia. Un de nos postes est bousculé ; mais l'assaillant est heureusement arrêté par les défenseurs du pont de la Xerte.
Le commandant **MONTFORT** accourt avec le reste de son bataillon, culbute les Espagnols et les disperse dans tous les sens.
Le 15e de ligne conserve ses positions jusqu'au 10 septembre, pour escorter les convois, protéger l'évacuation des malades et garder les communications[1].
Puis, après avoir rallié ses détachements, il va rejoindre le 2e corps, qui se porte, avec toute l'armée de **MASSÉNA**, à la recherche de Wellington.
Le 20 septembre, les trois premiers bataillons du 15e régiment de ligne passent au 8e corps (Junot) et forment, avec le 65e de ligne, la 1re brigade (général Gratien) de la 2e division (général de Solignac).
Le 4e et le 5e bataillon du régiment faisaient partie du 8e corps depuis sa création. Toutefois, le 30 juillet, ces deux bataillons avaient été fondus en un seul et distraits, le 5 août, de la division **SOLIGNAC** pour constituer, avec trois autres bataillons provenant du 47e, du 70e et du 86e de ligne, la garnison de Ciudad-Rodrigo ; on sait que cette ville formait, avec Almeida, la base d'opérations de l'armée française en Portugal.

Bataille d'Alcoba ou de Busaco (27 septembre 1810).

Cependant, **WELLINGTON** continuait à battre en retraite avec ordre et fermeté, couvrant l'émigration des habitants, achevant la dévastation du pays et ne nous livrant que des combats d'arrière-garde.
Le maréchal **MASSÉNA** ne put l'atteindre que le 27 septembre, vers Busaco, dans la sierra d'Alcoba.
Mais, la bravoure de nos soldats ne put triompher de l'âpreté des lieux, de la rapidité des pentes, du nombre et de la solidité des troupes anglaises établies sur les rochers abrupts de Busaco.
La situation de **MASSÉNA** eût été fort compromise si l'audacieuse démonstration de **MONTBRUN**, sur les derrières de l'ennemi, n'eût pas décidé **WELLINGTON** à continuer sa marche rétrograde vers Coïmbre et Lisbonne.
Le 29 septembre, le 8e corps, qui n'avait guère fait qu'assister à la bataille d'Alcoba, fut placé à l'avant-garde et se lança à la poursuite des Anglais. Il eut à combattre presque tous les jours avec les arrière-gardes ennemies.

Bataille de Coxeiras sous Sobral (13 octobre 1810).

Enfin arrivé à Coimbre le 1er octobre, le général **JUNOT** marche, le 12, sur Sobral, qu'il emporte.
Néanmoins, le lendemain, les Portugais tentent de tourner la droite du 8e corps par Coxeiras. Le général **SOLIGNAC**, chargé de parer à ce danger, est sur le point d'être accablé par l'entrée en ligne d'une division anglaise, lorsque le général **GRATIEN** accourt, à la tête du 15e de ligne, tombe brusquement sur l'ennemi et rétablit le combat. C'est là que le capitaine **ROUYRE**, dont la

6 Le 8e corps, en quittant la province de Léon (fin de mai) était venu appuyer le 6e corps devant Ciudad-Rodrigo. La ville, assiégée depuis le 26 mai, fut prise le 10 juillet. Le 2e corps était resté en observation pendant ce temps.
1 Renseignements tirés de la correspondance officielle du général Reynier. (Archives historiques du ministère de la guerre.)

réputation n'est plus à faire, se distingue encore une fois en s'emparant, avec 60 voltigeurs, d'une importante position ennemie défendue par 300 Anglais[1].
Surprises par une attaque aussi vigoureuse, les troupes anglo-portugaises se retirent précipitamment derrière Villafranca.
Cette petite ville était déserte lorsque l'armée du maréchal **MASSÉNA** y entra. L'ennemi tirait de ses lignes pour empêcher les Français de s'y établir. Un enfant de 16 mois y avait été abandonné. Un des grenadiers français le recueillit. Dans le bivouac ce fut à qui prendrait soin de **Fanfan** (ainsi l'avait-on baptisé). Lorsque nos soldats quittèrent Villafranca, ils confièrent le petit abandonné à une vieille femme, à qui ils donnèrent tout l'argent qu'ils avaient.
Les exemples d'une aussi noble conduite ne sont heureusement pas rares dans l'armée française.
Mais nous arrivons à l'une des plus tristes périodes de cette pénible campagne.

WELLINGTON s'est renfermé dans les lignes de Torres-Vedras, camp inexpugnable, flanqué par le Tage et la mer, couvert d'une muraille de rochers et de 106 redoutes armées de 400 bouches à feu.
MASSÉNA est obligé de s'arrêter devant ce formidable obstacle, dont il ne soupçonnait pas l'existence. Il attend vainement des secours. Cependant, au bout de six semaines, sentant son impuissance et ne pouvant plus faire vivre son armée dans une contrée aussi ruinée, le maréchal se résout à ordonner la retraite et va s'établir entre Santarem et Thomar, où il restera tout l'hiver en face des forces alliées.
« Les misères de l'armée deviennent insupportables. Les troupes sont obligées d'enlever des troupeaux le fusil à la main. Pendant le mois de janvier 1811, ni un officier ni un soldat ne peut se procurer du pain. Si les Anglais avaient pris nettement l'offensive, c'en était fait des nôtres ; ils tombaient d'inanition. » (Historique du 70e.)
Aux approches du printemps, l'armée de Portugal ne comptait plus que 28.000 fantassins en état de combattre[2].
Malgré tout, **MASSÉNA** ne voulait pas abandonner le Portugal et s'avouer vaincu. Pourtant l'épuisement de ses troupes autant que l'esprit d'indépendance de ses lieutenants le déterminèrent à se diriger sur Célérico pour prendre position derrière l'Agueda.
Cette retraite commença le 5 mars et fut conduite avec tant d'habileté que l'armée n'abandonna ni canon, ni bagage, ni malade, en dépit des nombreux combats qu'eut à livrer l'arrière garde.

Bataille de Fuentes de Onoro (5 mai 1811).

WELLINGTON s'était aperçu trop tard des mouvements du maréchal. Il fallut cependant livrer encore une bataille sanglante avant de sortir du Portugal.
Cette dernière rencontre eut lieu, le 5 mai, à Fuentes de Onoro. La victoire fut indécise, mais l'armée française garda ses positions pendant cinq jours, ce qui lui permit de recueillir les défenseurs d'Almeida, qui avaient pu sortir de la place après avoir fait sauter une partie des retranchements.

1 Cette citation est portée sur les états de services du capitaine ROUYRE (matricule du dépôt de la guerre), dont nous avons déjà signalé un brillant fait d'armes à Medina del Rio-Secco. Dans cette sanglante affaire, le capitaine ROUYRE et les lieutenants GAUTHIER et LEROUXEAU furent blessés. Le lieutenant DELARUE et le sous-lieutenant LEGENDRE furent tués. Citons aussi parmi ceux qui firent preuve du plus brillant courage, le sergent O'NEILL, qui fut blessé d'un coup de feu à la tête. (V. Etats de services.)
2 Cette armée comprenait à l'origine 72.000 hommes. Le général Drouet venait, il est vrai, d'arriver avec 12.000 hommes ; mais ce secours était complètement insuffisant.

Marmont succède à Masséna.

Le 7 mai, **MASSÉNA** remettait le commandement à **MARMONT**, et l'armée se retirait à Ciudad-Rodrigo, où elle fut réorganisée.

Réorganisation de l'armée de Portugal (16 mai 1811.)

Le 16 mai 1811, en exécution d'un ordre impérial daté du 8, le 15e régiment d'infanterie de ligne, qui a rallié son 4e bataillon à Ciudad-Rodrigo, reçoit en incorporation les 4es bataillons des 46e et 25e de ligne et constitue, avec le 66e régiment, la 1re brigade (général Thomières) de la 5e division (général de Maucune).
Il reste cantonné jusqu'à la fin de l'année 1811 en Estramadure, sur la frontière portugaise, luttant contre les dangers et les privations de toutes sortes, dans un pays hostile et à bout de ressources[1].
Tout homme qui s'écarte isolément des cantonnements s'expose à être assassiné.
C'est ainsi que, dans la première quinzaine d'octobre, le 15e a la douleur d'apprendre successivement la disparition du capitaine **CHAVANY** (11 octobre), d'un caporal et d'un soldat, en l'espace de quelques jours, aux environs de Villanueva de la Vera[2].

COMMANDEMENT DU MAJOR DORNIER (14 novembre.)

Sur ces entrefaites, le colonel **DEIN**, rentré en France pour y jouir d'un congé de convalescence, est provisoirement remplacé par le major **DORNIER**, du 69e de ligne.

ANNÉE 1812

Au commencement de l'année 1812, **WELLINGTON**, se prévalant de sa supériorité numérique, s'emparait brusquement de Ciudad-Rodrigo (20 janvier 1812).
Le maréchal **MARMONT**, qui n'avait pu prévenir ce hardi coup de main, résolut d'attendre la belle saison pour reprendre l'offensive.
Malgré ce calme apparent, il fallut, presque chaque jour, échanger des coups de fusil[3].

1 Au mois d'octobre 1811, le quintal de blé se vend à Plasencia 60 francs. Un mois plus tard, il atteindra le prix de 70 francs, et même de 88 francs en certains centres de cette contrée.
2 V. Mémoires du duc de Raguse.
3 Le 29 février, le 15e avait détaché 150 hommes pour la garnison du fort d'Alba de Tormès et 150 à Rabila-Fuente, pour la correspondance. Au commencement de février (8), le 4e bataillon du régiment était fondu dans les trois autres, et le cadre (130 hommes) rentrait en France. Le sous-lieutenant DESALNEUVE fut blessé, le 18 février, à Alba de Tormès.

Belle conduite du sous-lieutenant Renard.

Le 16 janvier 1812, le sous-lieutenant **RENARD**[1], officier payeur du 15e de ligne, commandait, avec son camarade du 66e, un convoi de 60 convalescents sortant des hôpitaux de Valladolid, lorsqu'il fut tout à coup enveloppé, près de Pedrosa del Rey, par un parti de 200 cavaliers ; avec les 35 hommes de l'escorte, il résista victorieusement, pendant deux lieues, en rase campagne, à tous les efforts de ses nombreux adversaires et fut assez heureux pour sauver sa comptabilité sur le point d'être prise par l'ennemi.
Au mois d'avril, après une inutile tentative pour reprendre Ciudad-Rodrigo, l'armée de Portugal fut ramenée dans ses cantonnements[2]. Elle y demeura jusqu'au mois de juin, époque à laquelle elle dut reprendre les armes pour s'opposer à un nouveau mouvement offensif de **WELLINGTON**.

Perte de Salamanque (28 juin 1812).

Le maréchal **MARMONT** voulant, sauver Salamanque, jeta 700 hommes (dont 250 du 15e) dans les forts à peine achevés de cette place et prit position derrière le Douro.
Mais les habiles dispositions du duc **de RAGUSE** ne purent conjurer la perte de la ville. Le 28 juin, le couvent fortifié de Salamanque, le fort de Saint-Vincent, vivement pressé par les Anglais, capitulait après avoir supporté douze jours de siège et trois assauts furieux, qui avaient coûté 1.300 hommes à l'assiégeant. Cette reddition livra, aux mains de l'ennemi, 233 soldats du 15e[3].

Bataille de Salamanque ou des Arapiles (22 juillet 1812).

A la suite de ce triste événement, la division **MAUCUNE** regagna la rive droite du Douro.
Fort heureusement, l'arrivée d'un renfort important devait bientôt permettre à l'armée française de reprendre l'offensive[4] [5].
En effet, le 21 juillet nos troupes passent la Tormès, aux gués de Huerta et d'Eneina, pour couper la ligne de retraite de **WELLINGTON** sur Ciudad-Rodrigo.
La rencontre a lieu le 22. Les Anglais semblent vouloir tenir sur la position de Téjares.
De notre côté, la 1re division, soutenue par la 3e, a l'ordre de défendre le plateau de Calvarossa, tandis que les 2e, 4e et 5e divisions se rassemblent en masse derrière les deux mamelons des Arapiles.

---

1 V. Matricules des officiers (archives administratives du ministre de la guerre), état des services du sous-lieutenant RENARD (Jean Jacques), né le 7 août 1782) Coulombs (Eure-et-Loir), officier payeur depuis le 20 septembre 1809. Le détachement eut 5 hommes tués et 17 blessés, sans compter le sous-lieutenant RENARD, atteint lui-même d'une blessure.

2 Le 1er bataillon du 15e à Fuente el Santo, le 2e à Balila, le 3e à Albarco. C'est à Albarco que le sous-lieutenant PICARD DU CHAMBON fut blessé, le 4 mai 1812. Dans ce même mois, le général Barbot remplace le général Thomières à la tête de la 1re brigade.

3 Le 27, un incendie, d'une violence extrême, allumé par les boulets rouges des Anglais, avait détruit les bâtiments et tous les approvisionnements du fort Saint-Vincent. Le capitaine VICTOR, du 15e, fut blessé dans l'assaut du 28 juin. La veille, 27, le sergent-major O'NEILL, dont nous avons déjà cité la belle conduite, avait été blessé d'un coup de feu à la cuisse droite et fait prisonnier par les Anglais.

4 Le 15 juillet, Marmont reçoit un renfort de 6.000 fantassins, 800 cavaliers et 8 pièces de canon. Depuis le 2 juillet, le général Barbot était remplacé par le général Darnaud.

5 Se reporter aux Mémoires du duc de Raguse.

Vers midi, **WELLINGTON**, se rendant compte de nos dispositions, veut refuser le combat et commence son mouvement de retraite en dégarnissant sa gauche[1].
C'est alors que la 5e division (à laquelle appartient le 15e) est envoyée à l'extrémité droite du plateau, avec mission de se relier aux défenseurs des Arapiles (division Bonnet).
Selon son habitude, le général **MAUCUNE** se laisse entraîner par son ardeur. Le maréchal **MARMONT** s'efforçait en vain de ralentir son mouvement lorsqu'il fut blessé et dut remettre le commandement au général **BONNET**. Quelques instants après, le général **BONNET**, atteint lui-même, fut remplacé par le général **CLAUSEL**. Il résulta de ces fâcheuses circonstances un certain décousu dans les opérations, ce qui encouragea **WELLINGTON** à tenter un retour offensif. Vers 4 heures, la 5e division se trouvant trop en l'air fut attaquée et culbutée par les Anglais, qui ne purent cependant s'emparer de la forte position des Arapiles.
A la nuit, nos troupes se retirèrent en bon ordre par la route d'Alba de Tormès[2].

Cette sanglante bataille nous coûtait 6.000 hommes tués, blessés ou prisonniers. Le 15e, pour sa part, comptait 23 morts et 321 prisonniers. Citons, parmi les morts, le commandant **VILLEMANT**, le capitaine **PRON** ; les sous-lieutenants **LEROY, DE CRESSAC** (mort le 14 novembre) et **MASSUC** (mort le 25 mars 1813 de ses blessures) ; et, parmi les blessés, les capitaines **MARIÉ**, **GUIS, DÉHARGUE, PAN-LACROIX** et **CHEVALLIER** ; les lieutenants **COLSIN, PERRET** et **ALIBERT** ; le sous-lieutenant **LOYER** ; le chirurgien sous-aide-major **GRANDVOINET**[3].
Le lendemain, 23 juillet, l'armée française rétrogradait sur Burgos.
Le 4 août, dans un engagement près de cette ville, le capitaine **BRIOIS** et le lieutenant **BUCHMELLER**, du 15e, furent blessés mortellement[4].
Enfin, le général **CLAUSEL**, laissant au général **DUBRETON** la garde de Burgos, remit son commandement au général **SOUHAM**, qui conduisit ses troupes à Briviesca, dans la vallée de l'Ebre, où nos soldats purent enfin se reposer un peu de leurs fatigues[5].
Un peu plus tard, dans la seconde quinzaine d'octobre, le corps de **SOUHAM**, renforcé de deux divisions de l'armée du Nord, tente un vigoureux effort sur Burgos, force les Anglais à lever le siège de cette place (21 octobre), et les poursuit, l'épée dans les reins, jusqu'à Tordesilla.

Combat de Villamuriel (25 octobre 1812).

Le 15e de ligne, toujours à l'avant-garde avec la division **MAUCUNE**, combat presque tous les jours. Il se distingue d'une façon particulière, le 25 octobre, près de Villamuriel.

1 Mémoires de Marmont, duc de Raguse.
2 V. Correspondance de l'armée de Portugal et Mémoires du duc de Raguse.
3 Ces renseignements sont puisés dans les Matricules du Dépôt de la guerre et dans l'excellent recueil établi par M. Martinien, dont les indications nous ont souvent été d'une grande utilité.
4 Le premier mourut le 9 août, le second le 19 août. Le 15e fut constamment à l'arrière-garde pendant cette retraite.
Au mois d'août, le 3e bataillon fut versé dans les deux premiers. Les cadres furent rapatriés. L'effectif était au 1er octobre, de 1646 hommes, dont seulement 31 officiers et 934 soldats valides. Le 4e bataillon reconstitué en France à l'effectif de 18 officiers, 736 hommes, fut également fondu dans les deux premiers au mois d'octobre.
5 Le général Clausel souffrait de sa blessure reçue aux Arapiles.

Pendant qu'un aide de camp du général de **MAUCUNE**[1] s'assurait que le Carrion était guéable pour l'infanterie, le lieutenant **SOUQUE**, à la tête des voltigeurs du 15e [2], se jetait résolument à l'eau et parvenait le premier sur la rive opposée, sous le feu d'un bataillon de chasseurs britanniques.
Les Anglais qui défendaient le pont, à gauche de ce passage, se voyant tournés, se retirèrent dans le village de Villamuriel.
Mais ils en furent bientôt délogés par nos intrépides soldats.
Le 15e, avec une partie de la brigade **PINOTEAU**, se maintint jusqu'à la nuit dans Villamuriel.
Ce brillant fait d'armes ainsi que divers engagements près de Cabeçon, de Valladolid et de Ponte-Duero étaient chèrement payés par le régiment, qui avait perdu 65 morts et 28 blessés.
Le 25 octobre, en particulier, le capitaine **LAFITTE** avait été tué ; le lieutenant **PERRET**, les sous-lieutenants **PARÉ**, **MAURY** et **DAZÉ** figuraient au nombre des blessés.
Malheureusement, un violent orage retarda la marche de la colonne, ce qui permit à **WELLINGTON** de nous échapper et de regagner ses camps du Portugal.
De part et d'autre on se répandit alors dans ses quartiers d'hiver, en attendant l'issue des grands événements qui se passaient au nord de l'Europe.

ANNÉE 1813.

COLONEL LEVAVASSEUR (28 janvier 1813.)

Le 28 janvier 1813, le colonel **LEVAVASSEUR** vient prendre le commandement du régiment[3], qui présente à cette époque un effectif de 37 officiers et 1.875 hommes, dont 35 officiers et 1.189 soldats réellement présents aux cantonnements.
Au printemps, une nouvelle démonstration de l'armée alliée nous détermine à entamer un mouvement rétrograde vers le nord.

Combat d'Estepar (12 juin 1813).

Le 12 juin, le 15e de ligne[4], vivement attaqué, près d'Estepar, par la cavalerie anglaise, la reçoit par un feu nourri et bien ajusté qui la disperse après lui avoir fait subir des pertes considérables.

Affaire de Frias (18 juin).

A quelques jours de là (18 juin), la division **MAUCUNE**, en marche de Frias sur Bilbao, est assaillie par trois colonnes ennemies et contrainte à la retraite. Elle se retire dans les montagnes

1 M. LESUEUR, dit Lachapelle, qui devint chef de bataillon au 15e le 4 juillet 1813. En arrivant sur la rive opposée du Carrion, suivi seulement de deux officiers, dont l'un fut tué, il chargea l'ennemi et fit 20 prisonniers, dont 2 officiers.
2 Le lieutenant André SOUQUE fut proposé et admis dans la Légion d'honneur en récompense de ce fait, qui est consigné sur ses états de services. (V. Matricule des officiers. Archives administratives du ministère de la guerre.)
3 Le colonel LEVAVASSEUR succédait au colonel DEIN, retraité depuis le 20 août 1812 et suppléé depuis par le major DORNIER.
4 Au mois de mars 1813, l'armée ayant été réduite à six divisions, le 15e comptait à la 1re brigade (Pinoteau) de la 5e division (Maucune).

après une résistance acharnée qui lui coûte 400 hommes. C'est dans cette affaire que furent blessés les lieutenants **FARIN** et **DESCAMPS**, du 15e régiment d'infanterie.
La 5ª division ne prit aucune part à la bataille de Vittoria (21 juin), étant partie ce jour-là, à 3 heures du matin, d'Alava, pour escorter un énorme convoi dirigé sur la France.
Le 23, elle atteignait la Bidassoa, ayant continuellement fait le coup de feu.

OPÉRATIONS DU MARECHAL SOULT[1]
(Espagne 1813.)

Le 12 juillet 1813, toutes les troupes françaises concentrées sur la Bidassoa passaient sous le commandement du maréchal **SOULT**, **duc de Dalmatie**.
D'après la formation ordonnée par le décret impérial du 6 juillet, le 15e de ligne constituait, avec le 66e de ligne et le 17e léger, la 1re brigade (Pinoteau) de la 7e division (Maucune) de l'aile droite (général Reille).
Le 27 juillet, le maréchal **SOULT**, encouragé par un premier succès près du rocher d'Arola, se portait sur Pampelune pour en faire lever le siège.
Les divisions **MAUCUNE** et **LAMARTINIÈRE** avaient ordre d'attaquer de front la position d'Ozacani, tandis que le général **CLAUZEL** chercherait à la tourner par Sorauren.

Bataille sous Pampelune (28 juillet 1813).

L'action s'engagea le 28, vers 1 heure de l'après-midi ; mais l'arrivée de deux divisions anglaises, envoyées au secours de l'armée de siège, força le duc **de DALMATIE** à battre en retraite sur Saint-Jean-Pied-de-Port. Ce mouvement, exécuté dans un pays difficile et devant des forces très supérieures, ne put s'achever qu'au prix des plus durs sacrifices. Le 15e de ligne fut un des régiments les plus éprouvés. Trois capitaines avaient payé de leur vie leur dévouement au drapeau : **MM. DERMONCOURT, BERTRAND** et **ROCHE**. Le colonel **LEVAVASSEUR** était atteint d'un coup de feu à la jambe gauche. Huit officiers étaient plus ou moins grièvement blessés ; c'étaient : le chef de bataillon **LESUEUR** dit Lachapelle ; les capitaines **MARTIN, FRANCQ** et **MOUNET**[2] ; le lieutenant **MONNEAU**, les sous-lieutenants **GENESTE, GRENIER, GABAUDAN**[3].

Combat près du pont d'Irun (31 août).

Le 31 août, l'armée française, rassemblée entre Saint-Jean-de-Luz et Saint-Jean-Pied-de-Port, voulut prendre l'offensive. Le général **REILLE** passa la Bidassoa aux gués de Biriatou et s'empara d'une première position.
Malheureusement, la division **LAMARTINIÈRE** et la brigade **PINOTEAU** (15e, 66e et 17e de ligne) s'épuisèrent en héroïques efforts sans pouvoir enlever le camp de Saint-Martial. Il fallut

1 Les détails de ces opérations sont empruntés à la correspondance officielle du maréchal Soult. (Archives historiques du ministère de la guerre.)
2 Le capitaine MOUNET mourut de ses blessures le 30 septembre 1813.
3 Cette retraite fut très pénible et marquée par de sanglants engagements. Le 31 juillet, la division Maucune souffrit beaucoup à Olane. Le 2 août, il fallut ouvrir un passage les armes à la main, au col d'Echalar. Le 3, la division, réduite à un millier d'hommes, arrivait à Saint-Jean-de-Luz.

encore une fois céder à la supériorité numérique de l'ennemi. C'est au cours de ce combat que furent blessés le capitaine **FRANCQ** et le lieutenant **RICHARD**[1].
A la suite de ces échecs les corps les plus éprouvés durent réduire le nombre de leurs bataillons. En conséquence le 2e bataillon du 15e fut fondu dans le premier et son cadre rejoignit le dépôt. Lors de cette réforme l'empereur ne laissa plus qu'une aigle et une musique par brigade. Ce fut notre régiment qui conserva l'aigle et la musique pour la 1re brigade de la 7e division[2].

Second combat du pont d'Irun (7 octobre 1813).

Cependant, lord **WELLINGTON** ne restait pas inactif. Dans la matinée du 7 octobre, les Anglais forçaient le passage de la Bidassoa et parvenaient à se rendre maîtres des positions de la Croix-des-Bouquets et de Bayonnette, malgré l'opiniâtre résistance des 7e et 8e divisions. La lutte fut acharnée de part et d'autre et causa bien des vides dans les rangs du 15e.
Le capitaine **GRELLET**, grièvement blessé dans cette affaire, mourut le 11 janvier suivant. Un capitaine (M. LEROUXEAU) et trois sous-lieutenants (MM. HAMELIN, BENARD et VANNIER) furent également blessés ce jour-là.
Enfin, après plusieurs sanglantes rencontres sur la Nive, le duc **de DALMATIE**[3] fut obligé de reculer jusqu'à l'Adour (novembre).
On combattit encore pendant tout le mois de décembre ; mais la fortune de la France subissait de terribles épreuves.
100.000 Anglais, Portugais et Espagnols envahirent notre territoire, pendant que 400.000 coalisés pesaient sur la frontière du Nord.
L'heure des grandes catastrophes avait sonné. Les revers de l'armée d'Espagne étaient le prélude des désastres de Leipzig et de Paris.
Néanmoins, la France se montra admirable d'héroïsme et de dévouement. Elle se sacrifia tout entière aux intérêts de son souverain, sans calcul, sans espoir de compensation : on eût dit qu'elle avait épousé ses destinées et qu'elle était heureuse et fière de mourir pour lui[4]. »

Le 16 janvier suivant (1814), la 7e division[5] reçut l'ordre de partir en poste pour Paris. Nous verrons plus loin ce qu'elle devint par la suite.

Promotions dans l'ordre de la Légion d'honneur.

29 mai 1810 : capitaine **SILBERLING** ; sous-lieutenants **BEAU** et **CAVAILLER** ; sergent **COUTURIER** ; grenadiers **CASTANET** et **GUYARD**.

1 Tous ces détails sont empruntés à la correspondance officielle du maréchal Soult. (Archives historiques du ministère de la guerre.)
2 A la date du 15 septembre, le régiment n'a plus, à l'armée d'Espagne, que 650 hommes présents.
3 Le 10 novembre les Anglais nous attaquent sur toute la ligne. Les 7e et 9e divisions, placées à la droite, vers Saint-Jean-de-Luz, ont parfaitement défendu leurs positions et n'ont pu être entamées. Le lieutenant MAURY et le sous-lieutenant HAMELIN ont été blessés dans cette affaire. Pendant le mouvement rétrograde, le 15e fut appelé à défendre successivement le fortin de Belchenea, celui de Sainte-Anne, la redoute de Bordaguin et le plateau de Beyritz.
4 Mémoires de Masséna, par le général Koch
5 Le général Leval avait remplacé, à la tête de la 7e division, le général Maucune, envoyé à l'armée d'Italie.

26 août 1811 : chef de bataillon **FREMIN** ; capitaines **CHAVANY, LEDINEUR, BLONDEAU** et **LAMOTTE** ; porte-aigle **MARTIN** ; Sous-lieutenant **GANABET** ; sergents **LIOTET** et **CONGET**.
9 janvier 1813 : capitaine **SOUQUE** ; fusilier **LEMOINE**.
15 mars 1813 : capitaine **GASPARD**.
19 mars 1813 : capitaine **MARIÉ**.

CAMPAGNE D'ALLEMAGNE (1813).

Mil huit cent treize ! C'est bien l'année la plus tragique du siècle.
Le fameux 29e Bulletin avait appris brusquement à la France la destruction de la Grande Armée. L'empereur n'était plus invincible. Pendant que nous succombions en Russie, une autre armée périssait lentement en Espagne et, à Paris même, un obscur conspirateur avait pensé s'emparer du pouvoir[1].
La campagne de 1813 s'ouvrait dans les conditions les plus inquiétantes. L'Europe, humiliée, ruinée, ensanglantée, se cabrait enfin contre l'ambition démesurée de l'impérial conquérant. Les défections se préparaient de toutes parts ; celle de la Prusse n'était plus douteuse. L'alliance de l'Autriche restait bien incertaine et l'épuisement de la France s'accroissait avec le nombre de ses ennemis.
L'empereur, qui avait encore foi dans son étoile, utilisa son séjour à Paris d'une manière admirable et digne de son génie. Une nouvelle armée parut à sa voix. Nos revers avaient réveillé l'orgueil national ; la France voulut faire un dernier effort pour obtenir une paix honorable.
On appelait, depuis six ans, les conscrits à 19 ans ; en 1813, Napoléon les appelle à 18. Au mois de février, le ministre de la guerre peut ainsi disposer de 350.000 hommes[2]. Cette armée de conscrits, qui marche si gaiement à la rencontre des batailles, va bientôt s'acquérir une gloire incomparable dans cette sanglante et gigantesque épopée d'Allemagne.
« Nos troupes sont jeunes, disait l'empereur[3], je les formerai dans un camp, sur la Saale !...»
Les événements ne le lui permirent pas.

Vers la fin d'avril, toute l'armée était en mouvement.
Les 3e et 4e bataillons du 15e, reconstitués à Brest en 1812, avaient quitté cette ville le 15 février 1813, pour être dirigés sur Mayence, où ils furent bientôt incorporés dans la 2e brigade (général Buquet) de la 3e division[4] (3) **FRIEDERICKS**, du 6e corps, qui se réunissait à Eisenach, sous les ordres du maréchal **MARMONT**, duc de Raguse (11 avril).
Quelques jours après, **NAPOLÉON** arrivait à Mayence et en repartait le 24 avril, pour rejoindre l'armée qui s'avançait sur Leipzig.
Le 1er mai, le 6e corps, ayant passé la Saale, reçut l'ordre de prendre position au défilé de Ripach, à hauteur de Weissenfels. Le lendemain, l'empereur lui prescrivit de se porter sur Pégau[5].

1 Souvenirs militaires du duc de Fezensac, p. 387
2 Provenant des conscriptions de 1809, 1810, 1811, 1812, 1813 et du premier ban de la garde nationale, qui avait été formée en cohortes en 1812 et fut mobilisée en régiments provisoires.
3 Un jour qu'il se promenait sur la terrasse du palais de Mayence.
4 Le 6e corps comprenait les divisions Compans, Bonnet et Friedericks. La division Friedericks portait le n° 22.
5 Il se mit en marche sur neuf colonnes, en échelons, et suivit la rive droite du ravin.

Bataille de Lutzen (2 mai).

L'ennemi se montra bientôt sur le plateau de Starfield. Une partie de la division **FRIEDERICKS** fut employée à la défense de ce village, tandis que l'autre restait en réserve, sous la main du maréchal.
Les alliés tentèrent inutilement de s'emparer de cette position. Tous leurs efforts échouèrent devant la fermeté de nos troupes.
Vers 5 h. 1/2, l'arrivée du 4e corps détermina l'empereur[1] à ordonner une charge générale.
En exécution de cet ordre, la division **FRIEDERICKS** se porta entre la division **COMPANS** (à sa droite) et la division **BONNET** (à sa gauche).
L'ennemi ne put tenir nulle part devant cette formidable poussée. L'obscurité seule arrêta notre poursuite.
Néanmoins, au moment où nos troupes commençaient à se reposer, la cavalerie adverse se présenta inopinément ; mais elle fut rapidement dispersée.
« A la suite de cet incident, les carrés furent rapprochés et échelonnés de façon à pouvoir tirer par deux côtés. La précaution n'était pas inutile, car, vers 10 heures du soir, quatre régiments de cavalerie tentèrent encore une fois de surprendre nos soldats fatigués par la lutte. Heureusement, chacun était à son poste, et l'ennemi enveloppa nos carrés de ses morts, sans pouvoir en enfoncer un seul[2].
C'est le 6e corps qui, dans cette mémorable bataille, a tiré les premiers coups de canon et les derniers coups de fusil.
« Je ne saurais, écrivait Marmont, donner trop d'éloges aux troupes dont Sa Majesté m'a confié le commandement [3]. »
Car, en effet, les conscrits de 1813 s'étaient montrés dignes des héros de la Grande Armée.
« Depuis vingt ans que je commande les armées françaises, disait Napoléon, je n'ai jamais vu plus de bravoure et de dévouement. Mes jeunes soldats, l'honneur et le courage leur sortaient par tous les pores. »
Cette victoire nous rendait maîtres de la ligne de l'Elbe. Les alliés se hâtèrent de se retirer sur la Sprée. Mais, pendant que l'empereur rentrait à Dresde avec le roi de **SAXE**, auquel ce succès venait de rendre sa couronne, **BLÜCHER** et **WITTGENSTEIN** se retranchaient à Bautzen dans une position formidable, couverte par la rivière et appuyée, d'une part, aux monts des Géants, de l'autre, aux mamelons de Némschütz.

Bataille de Bautzen (20 mai 1813).

Le 20 mai, au matin, le 6e corps, dont fait partie le 15e, traverse la Sprée sur un pont de chevalets, vis-à-vis de Nimschütz, pour attaquer le corps de **KLEIST** sur les hauteurs de Seydau.
A 7 heures du soir, après cinq heures d'un combat acharné, le duc **de RAGUSE** a chassé l'ennemi de Bautzen et s'est rendu maître de tout le centre de la position[4].
Cependant, l'aile gauche, sous les ordres de **WITTGENSTEIN**, se maintenait inébranlable derrière ses retranchements.

1 L'empereur était à Kaya, où se livrait une lutte acharnée pour la possession du village, qui fut cinq fois pris et repris.
2 Mémoires de Marmont.
3 Le 6º corps essuya pendant cette journée le feu de cent cinquante pièces de canon.
4 La division Compans s'était emparée de Bautzen; la division Bonnet avait pris le village de Niederkayna ; la division Friedericks était en réserve.

Bataille de Würtzen (21 mai 1813).

Il fallut encore combattre le lendemain 21. Vers 11 heures, le 6e corps, ayant franchi le Bloësser-Wasser, engageait une effroyable canonnade contre les redoutes de Boeschutz et, au bout de quatre heures de lutte, en délogeait les alliés, qu'il poursuivait jusqu'à Würtzen[1] [2].
Malheureusement, cette sanglante victoire, qui coûtait 30.000 hommes aux deux partis, ne semblait devoir amener aucun résultat. On ne parlait pas encore de solution pacifique.
Mais, sur ces entrefaites, l'intervention de l'Autriche assura le salut des armées alliées en obtenant de l'empereur l'armistice de Plesswitz (4 juillet).
Le 15e fut alors cantonné à Eichberg, puis, un peu plus tard, à Niederschœnfeld.
D'ailleurs, les espérances de paix disparurent bien vite.
Le congrès de Prague n'avait été qu'une duperie.
Le 11 août, les alliés dénoncèrent l'armistice et, au mépris de toutes les conventions, les Prussiens recommencèrent les hostilités dès le lendemain. Ils se sentaient plus forts depuis que le concours de l'Autriche leur était acquis.
A cette nouvelle, **NAPOLÉON** dépêche immédiatement à tous ses corps d'armée l'ordre de se rapprocher de Dresde.

Bataille de Dresde (26 et 27 août 1813).

Par malheur, les ennemis ont pris l'avance. Le 26, 200.000 hommes des nations coalisées sont concentrés aux alentours de la ville. « Ils se sont emparés du faubourg de Pirna et crient déjà Paris ! Paris ! lorsque, tout à coup, la scène change. A 10 heures, l'empereur, arrivant au galop sur le pont de Dresde, produit une impression profonde. Depuis ce moment jusqu'au soir, ses troupes, qui le suivent, ne cessent de défiler. L'infanterie marche au pas de charge. Ces braves, passant sur le pont la tête haute, les yeux tournés vers les collines où l'ennemi se montre de toutes parts, frappent d'admiration la foule, qui les salue par des acclamations[3]. »
Bientôt après, les alliés, surpris par deux attaques simultanées sur leurs flancs, sont obligés de rétrograder, laissant sur le terrain 4.000 morts et 2.000 prisonniers.
Le lendemain, 27 août, le prince **de SCHWARTZEMBERG** veut réparer son échec. La bataille recommence.
Le 6e corps, formant avec la jeune garde le centre de la ligne française, prend position au pied des hauteurs de Roechnitz et de Schernitz, où l'ennemi s'est fortement retranché.
C'est là que nos soldats ont à supporter les plus pénibles conséquences de la tactique moderne en restant des heures entières immobiles sous l'incessante menace des boulets échangés entre les deux lignes.
Il fait un temps horrible ; la pluie tombe à torrents. On peut à peine se servir des fusils ; il faut combattre à l'arme blanche. Mais la baïonnette est le triomphe des Français. Aussi, vers 10 heures

1 C'est dans cette bataille que fut blessé le sous-lieutenant MARC, du 15e. Il nous a été difficile de trouver trace des officiers tués ou blessés pendant les campagnes de 1813 et 1814, les bataillons étant souvent renouvelés à l'aide d'éléments étrangers au corps et les matricules ne portant le plus souvent que la mention « disparu ».
2 Le 6e corps se lança les jours suivants à la poursuite de l'ennemi, par Reichenbach, Gorbitz, Essendorf. C'est à Reichenbach que fut tué le grand maréchal du palais, Géraud Christophe de Michel, baron Duroc, duc de Frioul, ami intime de l'empereur. Quelques instants avant sa mort, dont il avait le pressentiment, il s'en ouvrait ainsi à Marmont : « Mon ami, l'empereur est insatiable de combats ; nous y resterons tous : voilà notre destinée. » (Mémoires de Marmont.)
3 V. Manuscrit de 1813, par le baron Fain.

du soir, l'ennemi, en pleine déroute, abandonne entre nos mains 10.000 hommes hors de combat, 15.000 prisonniers, 40 bouches à feu.
L'empereur vient de gagner une de ses plus belles batailles. C'est le dernier sourire de la victoire[1].
A la tombée de la nuit, le maréchal **MARMONT**, qui s'apprêtait à emporter le village de Roechnitz, fut invité à se lancer à la poursuite des alliés, dans la direction de Dippodiswald et d'Altenbourg.
Il culbuta leur arrière-garde successivement à Possendorff, à Vindiskarsdorff, à Falkenheim, et prit, dans ces divers combats, 30 pièces de canon et 7 à 800 voitures[2].
Enfin, le 1er septembre, le 6e corps, parvenu à Altenbourg, était rappelé à Dresde. Il arriva dans cette ville le 10 septembre et y demeura jusqu'au 13. Il fut ensuite envoyé à Grossenheim pour surveiller l'armée de Berlin, dont les avant-postes étaient sur l'Elster noir.
Le 25 septembre, le duc **de RAGUSE** reçut l'ordre de franchir l'Elbe à Meissen, pour prendre position à Wantewitz.
Or, deux jours plus tard, l'empereur lui prescrivait de repasser le fleuve et de se diriger sur Würtzen.
L'ennemi, s'étant aperçu de ce mouvement, résolut de l'entraver par un hardi coup de main sur la tête de pont. Mal lui en prit, car il fut prestement dispersé par la brigade **COHORN**.

Affaires du pont de Meissen (27 et 28 septembre 1813).

Cependant les alliés n'avaient pas renoncé à nous disputer cette issue. Le lendemain, 28 septembre, une forte colonne, appuyée par douze pièces de canon, parvenait à s'établir sur la rive droite du fleuve et tentait de nous barrer le chemin. Il fallut lui passer sur le corps. Le capitaine **BLONDEAU**, du 15e de ligne, à la tête de sa compagnie de grenadiers, aborda la position avec une telle intrépidité qu'il réussit à forcer la ligne adverse, fut assez heureux pour éteindre l'incendie qui commençait à consumer le pont et se défendit si énergiquement qu'il permit au reste de nos troupes d'utiliser ce précieux passage, à défaut duquel notre ligne de retraite eût été coupée[3].
Le général **FRIEDERICKS**, témoin de cette action d'éclat, proposa immédiatement le capitaine **BLONDEAU** pour la croix d'officier de la Légion d'honneur[4].
Arrivé à Vürtzen (29 septembre), le 6e corps prit la direction de Düben et de Leipzig et manœuvra autour de cette ville jusqu'au 16 octobre.

Bataille de Leipzig (16-19 octobre 1813).

NAPOLÉON, sentant la nécessité de s'assurer la route de France, était arrivé le 14 octobre à Leipzig, où se trouvaient déjà les corps de **MARMONT** et **d'AUGEREAU**. Il pensait encore avoir le temps d'écraser **SCHWARTZEMBERG** avant l'arrivée des autres armées alliées.
Mais le général autrichien, qui avait conscience de sa supériorité numérique, brusqua son offensive pour prévenir la jonction de toutes nos forces. On était à la veille de la plus effroyable catastrophe.

---

1 Détails tirés de la correspondance officielle et des Mémoires de Marmont. Le 6e corps fut un de ceux qui donnèrent le moins dans cette bataille. Nous n'avons pas trouvé trace des pertes du 15e.

2 Le corps avait mis hors de combat 9 à 10.000 ennemis dans ces diverses rencontres. A son retour à Dresde, après vingt-deux jours de marche et de nombreux engagements, il n'avait perdu ni un canon ni une voiture. (V. Mémoires de Marmont.)

3 Ce haut fait est relaté dans les états de services du capitaine BLONDEAU. (Matricule des officiers du 15e de ligne ; archives administratives du ministère de la guerre.) Le capitaine CHAZBAUT et le sous-lieutenant DÉFY furent blessés dans le combat du 28. Le lendemain, pendant la retraite, le sous-lieutenant DESCOMBES fut aussi blessé.

4 Il était chevalier depuis le 26 août 1811.

Le 16 octobre, au matin, le duc **de RAGUSE** prescrit à ses troupes de traverser Leipzig pour aller s'établir en réserve au delà de la ville.
A peine le mouvement est-il commencé que l'ennemi débouche sur nos derrières. Pour ne pas découvrir le flanc droit du 14e corps, resté à Lindenau, le maréchal **MARMONT** rallie son arrière-garde et prend position aux villages de Moekern et d'Eustritz, appuyant sa gauche à l'Elster et sa droite au ravin.
Pendant que les deux premières divisions luttent avec acharnement, à Mœkern, contre les colonnes **d'YORK** et de **LANGERON**, la division **FRIEDERICKS**, placée en réserve, tient tête à plusieurs attaques sur la gauche[1].
Malheureusement, l'explosion subite de quatre caissons de 12 éteint en partie le feu de notre artillerie, ce qui nous force à rétrograder. La brigade **COHORN** soutient énergiquement la retraite[2].
Le lendemain, 17, dès le matin, le 6e corps, qui s'était arrêté à Eustritz et Gohlis, s'ébranle pour repasser la Partha. L'ennemi tente vainement de s'opposer à ce mouvement.
Tandis que la division **LAGRANGE** résiste avec une admirable constance à tous les efforts du général **YORK** dans le village de Gohlis, les divisions **COMPANS** et **FRIEDERICKS**, formées en carrés, repoussent tous les assauts des hussards russes, des cosaques de **WASSILISCHIKOW** et des cavaliers prussiens, et nos troupes s'établissent sur la rive gauche de la rivière, entre Schoenfeld et Sellerhausen.
La bataille se termine par une longue canonnade, qui se prolonge jusqu'à la nuit.
Mais c'est le 18 que se décide véritablement le sort de cette terrible bataille, qui devait prendre dans l'histoire le nom de « bataille des Nations »[3].
En effet, vers 10 heures du matin, 350.000 ennemis attaquaient les 140.000 hommes que l'empereur avait réunis autour de Leipzig.
La journée commence par une trahison. En voyant déboucher par Taucha les armées du Nord et de Silésie, la cavalerie wurtembergeoise et l'infanterie saxonne hésitent d'abord, puis abandonnent résolument **MARMONT** pour faire cause commune avec l'ennemi. Cette hideuse défection force le général **REYNIER** à évacuer Paunsdorf, de sorte que le 6e corps reste seul en présence de ces deux énormes colonnes.
En conséquence, le duc **de RAGUSE** dispose ses troupes en échiquier, la gauche à Schoenfeld, la droite à Volkmansdorf, le front bordé par toute son artillerie[4]. Il sera soutenu par le 3e corps.
Bientôt 150 pièces de canon ouvrent le feu sur nous, et l'armée de Silésie dirige déjà son attaque sur Schoenfeld lorsque apparaît tout à coup sur notre gauche **BERNADOTTE**, à la tête de l'armée suédoise.
Malgré tout, le courage de nos soldats ne se laisse point abattre. Sept fois les alliés s'emparent du beau et grand village de Schoenfeld ; sept fois nos braves bataillons le leur enlèvent.
Enfin, à la tombée de la nuit, nous restons maîtres de la position, mais au prix de quelles pertes !
« C'est à la division Lagrange et à une partie de la division Friedericks que revient toute la gloire de la défense de Schoenfeld[5].
« Le reste de la 3e division (Friedericks), qui occupait la plaine, fut exposé au feu de mitraille le plus épouvantable, sans imaginer, pendant neuf heures, de faire un pas rétrograde.

---

1 Le 6e corps était disposé en six échelons, la 3e division en réserve (ce corps d'armée perdit environ 6.000 hommes ce jour-là).

2 Pour décrire cette sanglante bataille de Leipzig, nous avons eu recours aux documents suivants : Correspondance officielle de la Grande Armée (Archives historiques de la guerre); Rapport du maréchal Marmont (Archives historiques de la guerre) ; Relation autrichienne et allemande de la bataille de Leipzig, Manuscrit de 1813 du baron Fain.

3 Autrichiens, Prussiens, Russes, Suédois, Wurtembergeois, Saxons, Français.

4 On se souvient que notre artillerie avait été en partie détruite lors de l'explosion du 16 octobre, à Mokern.

5 V. Mémoires de Marmont.

» Je ne connais pas d'éloges, écrit Marmont, dont ne soient dignes des troupes aussi braves, aussi dévouées et qui, malgré les pertes subies l'avant-veille, n'en combattaient pas avec moins de courage[1]. »
Cependant, le cercle des ennemis allait bientôt nous envelopper de toutes parts : il fallut songer à la retraite. D'ailleurs, nous n'avions plus de munitions. Et, pour protéger le passage de l'Elster, une troisième bataille était inévitable. Elle eut lieu le 19.
Durant la nuit, le 6e corps s'était retiré dans le faubourg de Halle, qu'il avait mission de défendre.
Une partie des troupes s'établit à la porte de Halle, derrière la Partha, pour couvrir la ligne de retraite sur Lindenau ; le reste fut déployé à la gauche du 11e corps[2], dans les vergers situés entre la barrière de Schoenfeld et la porte de Halle.
On était à peine formé que les alliés, encouragés par le succès, prononcèrent une vigoureuse attaque sur les 11e et 6e corps.
Nos braves soldats soutinrent vaillamment le choc de l'ennemi. Quoi qu'il en soit, **BLÜCHER** parvint à pénétrer entre les deux corps d'armée.
C'est alors que **MARMONT**, se voyant d'autre part menacé par les Badois et les Saxons, qui occupaient une partie de Leipzig, dut entamer la retraite, au milieu de la plus effroyable confusion, par les boulevards de la ville déjà encombrés de troupes et de voitures. Le torrent entraîna tout le monde vers le débouché commun, la chaussée de Lindenau.
L'affolement n'eut plus de bornes lorsque le pont de l'Elster vint à sauter, laissant 12 à 15.000 hommes sur la rive droite[3].

Avec ce qui lui restait de combattants, le duc **de RAGUSE** prit position à Markranstadt, sous les yeux de l'empereur atterré d'un tel désastre.
Ainsi se termina cette bataille de trois jours, la plus terrible des temps modernes.
NAPOLÉON laissait sur le terrain 50.000 hommes, dont 20.000 morts, et les alliés comptaient 60.000 hommes hors de combat.
Les deux bataillons du 15e de ligne avaient perdu la moitié de leurs officiers[4].

Sept étaient tués ou mortellement blessés. C'étaient le major **ROUGÉ** (mort le 19) ; les capitaines **FEYDEAU** (mort le 19), **PAILLARD** (mort le 19), **COLSIN** (présumé mort), **SOUTOUL** (mort le 26) ; le lieutenant **DECHERVILLE** (mort le 6 janvier 1814), le sous-lieutenant **MARTIN** (tué le 19) ; étaient moins grièvement atteints : le capitaine **BLONDEAU** (blessé le 18), le lieutenant **JULIA** (blessé le 19), le sous-lieutenant **TAFOUREAU** (blessé le 18).

Dans ces circonstances, pour sauver les débris de la Grande Armée[5], il fallait à tout prix gagner la rive gauche du Rhin, car le roi de Bavière envoyait, à marches forcées, 80.000 hommes, commandés par **de WRÈDE**, pour nous couper la retraite.

---

1 Rapport de Marmont (correspondance officielle), archives historiques du ministère de la guerre. Le général Friedericks fut blessé mortellement ce jour-là. Il passait, dit le général Marbot, pour le plus bel homme de l'armée. Le fut fort éprouvé : le capitaine FEYDEAU fut blessé et mourut le lendemain ; le capitaine BLONDEAU et le sous-lieutenant TABOUREAU furent blessés.

2 Le 11e corps, commandé par Macdonald, était à la barrière de Dresde.

3 Renseignements tirés de la correspondance officielle et du rapport de Marmont. (Archives historiques du ministère de la guerre.)

4 Il nous a été impossible de relever les tués et blessés de la troupe. Les contrôles portent à chaque ligne la mention « disparu à Leipzig ». Souvent ces soldats ont été versés dans d'autres régiments en 1813 et 1814, et c'est sur les matricules de ces corps que l'on trouverait trace de leurs blessures.

5 Elle était réduite à environ 60.000 hommes.

Bataille de Hanau (30 octobre 1813).

Ce fut le 30 octobre que la colonne se heurta contre l'armée bavaroise, défendant, à Hanau, les défilés de la Kintzig. Cependant, **de WRÈDE** avait si mal pris ses mesures qu'il fut honteusement culbuté ; ce qui fit dire à l'empereur : « J'ai bien pu faire de de Wrède un baron, mais jamais un général[1]. »
Le lendemain, l'ennemi tenta encore une fois de nous inquiéter ; il n'eut pas plus de succès. Le capitaine **L'HONGRE**, du 15e, fut blessé dans cet engagement.
Grâce à cet avantage, les restes de l'armée française purent enfin gagner Mayence pour y repasser le Rhin.
Quel triste retour ! La Grande Armée n'existait plus.
Les 3e et 4e bataillons du 15e régiment d'infanterie, qui possédaient, le 10 août précédent, un effectif de 42 officiers et 870 hommes, se trouvaient réduits à 11 officiers et 227 hommes.
Il fallut donc procéder à une nouvelle réorganisation. Le 9 novembre, les deux bataillons furent réunis pour n'en former qu'un seul, à l'effectif de 22 officiers et 212 hommes, sous les ordres du commandant **SCHOULER**. Ce bataillon fut affecté à la 1re brigade (baron PELLEPORT) de la 20e division (général comte LAGRANGE), qui fut établie à Frankenthal pour couvrir Strasbourg.

1814

Nous avons vu plus haut que, moins de trois mois après la grande victoire de Dresde, non seulement nous avions perdu toute l'Allemagne, mais notre frontière même était menacée, notre intégrité nationale en danger. Tout le passé glorieux de l'Empire devenait inutile.
« C'est alors que commença la plus mémorable campagne que présente l'histoire militaire, campagne où l'on vit Napoléon, avec des forces tellement disproportionnées par le nombre que toute résistance semblait impossible, avec des soldats encore inexpérimentés, des lieutenants découragés et vieillis, repousser et vaincre des ennemis nombreux, aguerris, se renouvelant sans cesse et combattant avec l'enthousiasme du patriotisme et l'acharnement de la haine[2]. »

Situation du 15e en 1814.

Voyons quelle était la situation du 15e régiment d'infanterie au début d'une année qui devait être si célèbre.
1er bataillon du 15e.— On se souvient que le 1er bataillon avait quitté l'armée d'Espagne, dans le courant de janvier 1814, pour être dirigé en poste sur Paris.
Le 7 février, il se trouvait à Provins sous les ordres du colonel **LEVAVASSEUR** et du commandant **GRUAT**. C'est là qu'il fut définitivement attaché à la 1re brigade (Pinoteau) de la 1re division (Leval) du 7e corps d'armée, commandé par le maréchal **OUDINOT**, duc **de Reggio.**
2e bataillon. — Le 2e bataillon, dont le cadre était rentré en France à la fin d'août 1813, avait été reconstitué à la hâte et tenait garnison à Strasbourg.
3e bataillon. — Le 3e bataillon était sous Metz avec tout le 6e corps (Marmont, duc de Raguse)[3].

1 Le général de Wrède avait servi sous Napoléon à la tête des contingents bavarois.
2 V. Napoléon, par Roger Peyre (campagne de 1814).
3 Le 6e corps porta provisoirement le nom de 20e division, après la réorganisation de janvier 1814. Le bataillon du 15e, à l'effectif de 340 hommes, faisait partie de la division Lagrange (2e de ce corps), brigade Joubert.

4e bataillon. — Le 4e bataillon, reformé pendant le mois de janvier, fut plus tard affecté à la brigade **VEAUX**, du corps de flanqueurs confié au général de division **ALLIX**.
5e et 6e bataillons. — Enfin le 5e bataillon était toujours au dépôt, à Brest, tandis que le 6e[1] se trouvait enfermé dans Erfurth.

Nous allons nous efforcer de retracer ici le rôle glorieux de chacun de ces détachements du régiment.
Suivons d'abord le bataillon, qui fut le plus éprouvé de tous.
A la fin de janvier, l'armée alliée avait passé le Rhin à Bâle et s'avançait sur Chaumont par Joinville (Wittgenstein) et par Saint-Dizier (Sacken et York).
Pendant ce temps, **MARMONT** quittait la ligne de la Meuse et se dirigeait sur Vitry, pour se rapprocher de l'Empereur[2].
Le 30 janvier, après un engagement à Saint-Dizier avec l'avant-garde d'York, le 6e corps se porte sur Brienne, où il arrive non sans avoir échappé miraculeusement aux trois corps ennemis qui avaient bousculé notre arrière-garde à Montier-en-Der.

Bataille de la Rothière (1er février).

Le 1er février, **NAPOLÉON** attaque, à la Rothière, les forces réunies de **SCHWARTZEMBERG** et de **BLÜCHER**. La division **LAGRANGE** défend énergiquement la position de Chaumesnil. La brigade **JOUBERT** (15e de ligne) se couvre de gloire par sa belle résistance à la ferme de la Chaise. Abordée par quatre bataillons ennemis, elle ne recule que devant l'entrée en ligne de toute la division **RECHBERG**[3], débouchant de la forêt de Soulaines, et se replie en bon ordre sur le bois d'Ajou, malgré les charges furieuses de la cavalerie de **SPLENY**, qui ne peut parvenir à l'entamer.

Combat de Rosnay (2 février).

Le lendemain, le 6e corps reçoit l'ordre de se diriger sur les villages de Perthes et de Rosnay. Le passage de la Voire, au pont de Rosnay, est inquiété par la poursuite de la colonne **de WRÈDE.** Mais nos troupes, retranchées dans les maisons et l'église, tiennent vaillamment tête à l'ennemi, qui n'ose plus trop s'avancer.
Profitant alors du brouillard qui commence à obscurcir l'horizon, le duc **de RAGUSE** se retire sur Ramerupt. Le 5 il arrive à Méry, le 6, à Nogent-sur-Seine.

Bataille de Champaubert (10 février 1814).

Deux jours après, le maréchal **MARMONT** fait une démonstration sur Sézanne et se retrouve, le 10, en présence de l'armée de Silésie, près de Champaubert.

1 Les 6es bataillons avaient été formés pour la garde des places fortes. Le chef de bataillon CHEVALLIER, commandant le 6e bataillon du 15e, fut blessé d'un coup de feu au bras droit dans une sortie sous Erfurth, le 9 avril 1814. Le sous-lieutenant NANTERNE, du 15e, qui se trouvait, on ne sait comment, à Dantzig, fut blessé le 25 novembre 1813, au cours de la défense de cette place.
2 Qui n'avait avec lui que les corps de Victor et de Ney.
3 V. Mémoires et rapports de Marmont, ainsi que le Journal des marches et opérations du 6e corps, par le général Fabvier.

Le corps russe **d'OLSOUVIEF** occupait le village de Bayes, reliant les troupes de **SACKEN**, établies à Montmirail, à celles de **KLEIST**, arrêtées à Vertus.
La division **LAGRANGE**, à laquelle appartenait le 3e bataillon du 15e de ligne, ayant traversé pendant la nuit la forêt de Traconne et les marais de Saint-Gond, s'emparait, dès le matin, du pont de Saint-Prix et refoulait la première ligne russe jusqu'à Bayes ; puis, comme l'ennemi se ralliait et se défendait opiniâtrement dans deux fermes et un petit bois, le général **LAGRANGE**, attaquant son flanc droit, le rejetait en désordre sur Champaubert et complétait ainsi le succès de la journée en coupant en deux l'armée de **BLÜCHER.**
NAPOLÉON crut avoir ressaisi la victoire.
« Si demain, disait-il, nous avons encore un succès comme celui-là contre Sacken, l'ennemi repassera le Rhin plus vite qu'il ne l'a passé. »
Cependant, la véritable position défensive était à Etoges. Aussi **MARMONT** se hâta-t-il de l'occuper[1] [2].

Les choses en étaient là lorsque, le 13 février, le duc **de RAGUSE** vit paraître devant lui 20.000 hommes de **BLÜCHER**.
Ne se sentant pas en force, il se retira lentement sur Montmirail, sous la protection de la cavalerie de **GROUCHY**.
Mais, à moitié chemin, le 6e corps recevait de l'empereur l'ordre de s'établir sur le plateau, en arrière de Vauchamps.

Victoire de Vauchamps (14 février 1814).

Le 14 février, l'ennemi, ne croyant plus à une résistance sérieuse, s'engage dans le village et commence à en déboucher quand il est, tout à coup, arrêté par le feu meurtrier de nos bataillons.
MARMONT profite immédiatement de l'hésitation de l'adversaire pour reprendre franchement l'offensive. En un clin d'œil Vauchamps est enveloppé, les Prussiens et les Russes en pleine déroute.
La division **LAGRANGE** se lance alors à la poursuite des alliés, qui s'enfuient vers Etoges, rudement accompagnés par les cavaliers de Grouchy[3].
Enfin, pendant la nuit, le 6e corps, renforcé de la division **LEVAL**, traverse la forêt de Champaubert, surprend et détruit la division du prince **OUROUSOF**, qui bivouaquait à Etoges[4].
Les jours suivants se passent en marches entre Montmirail et Sézanne.
Pourtant, le 25, **BLÜCHER** se représente devant (nous (près de Sézanne).
Le duc **de RAGUSE** recule sur Jouarre, pour se relier au duc **de TRÉVISE.**
A partir de ce moment, les deux maréchaux se tournent contre le corps de **KLEIST**, isolé sur la rive droite de l'Ourcq, et le mènent tambour battant jusque sous les murs de Soissons[5].

---

1 Les sources auxquelles nous avons puisé nos renseignements pour écrire cette campagne sont : 1° le Journal de la marche du 6e corps, par le général Fabvier ; 2e Campagne de 1814, par Koch ; 3e Journal historique de la division Leval, par le général Maulmont ; 4e La correspondance officielle (archives historiques de la guerre) ; 5e Mémoires de Marmont.

2 Le 15e perdit dans cette bataille deux officiers: le capitaine GRUZÉ et le sous-lieutenant LECOEUVRE. Le lieutenant GUYOT de FERRANDIERE fut blessé.

3 Le 15e eut, à notre connaissance, un officier blessé, le capitaine NORMAND. La division Leval était venue soutenir les divisions Lagrange et Ricard. La division Lagrange était en colonne par régiments, à droite de la route.

4 La division Leval, détachée par Oudinot, n'avait pas vu l'ennemi depuis son départ d'Espagne. Elle était impatiente de se signaler. Ce fut elle qui fut chargée de l'attaque de nuit. On n'a pas oublié que le 1er bataillon du 15e faisait partie de cette division.

5 Le 5 mai, le capitaine LEPRÊTRE fut blessé pendant la démonstration sur Soissons.

Par malheur, la capitulation de cette ville (5 mars) fait perdre tout le fruit d'une aussi belle manœuvre.
C'est le moment critique de la campagne. De ce jour la fortune abandonne définitivement l'empereur.
Le 10 mars, le 6e corps, très maltraité la veille au cours du combat de nuit d'Athies, se retire à Bery-au-Bac et se dirige ensuite sur Fismes et Reims.

Bataille de Reims (13 mars).

Le 13, vers 4 heures du soir, **MARMONT** rencontre l'ennemi posté sur les hauteurs de Tinqueux et couvert, à sa droite, par la Vesle. Le maréchal dispose alors ses troupes en colonne par bataillon sur la chaussée, surprend et enlève deux bataillons russes, force la gauche de la ligne adverse et parvient à s'emparer des premières maisons du faubourg[1].

Bataille de Sommesous, près la Fère-Champenoise (25 mars).

Le lendemain matin, les alliés avaient évacué la ville. Après ce succès, le 6e corps se replia sur Bery-au-Bac et Fismes. C'est là qu'il reçut l'ordre de rejoindre **NAPOLÉON** vers Sommesous.
Or, le 25 mars, le duc **de RAGUSE,** au lieu de trouver l'empereur, se heurtait à l'armée de Bohême sur le plateau de Soudé-Sainte Croix.
Surpris et culbuté dans le ravin de Connautray, le 6e corps fut sauvé par la diversion de la division **PACTHOD** et put s'échapper, avec le corps de **MORTIER**, par le village et le bois d'Allemant pour gagner la route de la Ferté-Gaucher.

Combat de Moutils. Retraite sur Provins (26 mars).

Cependant, en arrivant à quelque distance de cette ville, on apprit la présence des troupes de **YORK** et de **KLEIST** sur la rive droite du grand Morin. Il fallut se rabattre sur Provins ; mais la retraite ne se fit pas sans difficulté.
La brigade **JOUBERT** (à laquelle appartenait le 3e bataillon du 15e) se dévoua pour assurer le salut du reste de l'armée (Mortier et Marmont).
Furieusement attaquée dans le village de Moutils par 6.000 Bavarois et vingt pièces de canon, elle eut la gloire de repousser tous leurs assauts et profita des ténèbres de la nuit pour courir à Provins, où elle entra même avant le gros de la colonne. « On revit avec joie ces mille braves et leurs deux canons, car on les croyait assurément perdus[2] ». C'est dans cet héroïque combat que le sous-lieutenant **TRUBERT** fut blessé à mort.
Echappant ainsi aux poursuites de l'ennemi, les ducs **de RAGUSE** et **de TRÉVISE** se dirigèrent en toute hâte sur Paris. Malheureusement, les alliés arrivèrent en même temps qu'eux sous les murs de la capitale.
Avec une armée d'à peine 24.000 hommes, les maréchaux **MORTIER** et **MARMONT** allaient avoir à lutter contre plus de 150.000 coalisés.

1 Le sous-lieutenant L'HEUREUX fut blessé, le 13 mars, devant Reims.

2 Ces renseignements sont empruntés au Journal des opérations du 6e corps, par le colonel Fabvier. (Archives du ministère de la guerre.)

Rôle du 1er bataillon du 15e pendant la campagne de 1814.

Avant de rappeler les gloires et les tristesses de la bataille de Paris, recherchons les traces de notre 1er bataillon, que nous savons figurer à la 1re brigade de la 7e division (Leval)[1].
Le 11 février, cette division reçoit l'ordre de quitter Provins pour se porter sur Montmirail. La retraite du duc **de TARENTE** l'empêche d'exécuter son mouvement.
Nous la retrouvons quelques jours plus tard, le 14, à Etoges, où elle complète la victoire de Vauchamps en tombant, au milieu de la nuit, sur les bivouacs de la division russe **OUROUZOF**, qu'elle culbute et taille en pièces.
Après ce beau fait d'armes, elle va rejoindre, près de Bar-sur-Aube, le corps d'armée du maréchal **OUDINOT**, qui refoule **de WRÈDE** derrière l'Aube (26 février), au pont de Dolancourt.

Bataille de Bar-sur-Aube (27 février 1814).

Néanmoins le lendemain, 27, **SCHWARTZEMBERG** reprend l'offensive. Le comte **de WRÈDE** doit attaquer Bar, tandis que **WITTGENSTEIN** s'efforcera de tourner notre gauche par Arentières, Vernonfays, Arsonval. Vers 10 heures, le mouvement se dessine nettement. C'est alors que, pour parer à ce danger, la division **LEVAL** opère un changement de front par brigade et s'avance, par bataillons en masse, sur les pentes de Vernonfays.
La journée commence par un succès. La brigade **MONTFORT** bouscule les chasseurs russes et les rejette dans le ravin de Lévigny, pendant que la brigade **CHASSÉ** débouche sur le plateau de Vernonfays.
L'avantage nous semble assuré lorsqu'un retour offensif du prince **GORTCHAKOFF** refoule nos deux brigades dans le bois de la « Tête-à-Cerf ».
Mais la brigade **PINOTEAU** (15e de ligne), tenue jusque-là en réserve, s'élance à leur secours et charge l'ennemi avec un tel entrain qu'en un clin d'œil le combat est rétabli[2].
Malgré ce succès, il fallut céder au nombre et la division **LEVAL** dut repasser l'Aube, au pont de Dolancourt, pour gagner Vendoeuvres et Magnifouchard. Le 1er bataillon du 15e de ligne, qui avait si vaillamment lutté contre les Russes de **GORTCHAKOFF**, avait chèrement payé sa gloire. Il comptait, à la fin de la bataille, 7 officiers blessés : MM. le capitaine **LEROUXEAU** ; le lieutenant adjudant-major **PELLETIER** ; les lieutenants **GIRAULT** et **SALVIAT** ; les sous-lieutenants **BIDARD, LECOMTE** et **FAVART**.
Le 2 mars, le duc **de REGGIO** rejoignait à Troyes le duc **de TARENTE** (Macdonald)[3].
Deux jours après (le 4), la marche en avant du prince **SCHWARTZEMBERG** nous obligeait à évacuer cette ville.
Ce fut au 7e corps (Oudinot) qu'incomba la mission de protéger la retraite. Il le fit avec sa valeur ordinaire.
Le 6 mars, l'armée du duc **de TARENTE** avait repassé la Seine et s'échelonnait jusqu'à Provins.
Elle conserva pendant huit jours les mêmes positions.

---

1 Bien que cette division fût devenue la 1re du 7e corps (Oudinot), on continua longtemps à la désigner sous le nom de 7e division. La brigade Pinoteau comprenait un bataillon du 66e, un du 15e et le 17e léger. Cette division était à Provins depuis le 7 février.

2 Ces renseignements ont pour source les documents suivants : 1° Journal historique de la division Leval, par le général Maulmont ; 2e 1814, par Koch ; 3e Correspondance officielle (Archives de la guerre).

3 Le maréchal Macdonald prit le commandement en chef des deux corps d'armée ainsi réunis.

Combat de Cormeron, près Provins (16 mars 1814).

Enfin, le 15, l'ennemi sembla vouloir nous attaquer. En conséquence, la division **LEVAL** fut déployée au nord de Provins, en arrière des villages de Léchelle et de Cormeron. Le lendemain, les Russes enlèvent Cormeron ; mais la 1re division (Leval) les déloge du village et se replie lente ment devant le prince de **WURTEMBERG**, dont elle arrête la poursuite[1].
Le 17, **MACDONALD** prend position entre Cucharmoy et Donnemarie. L'armée de Bohême ne tente rien contre nous.
Les choses en sont encore là lorsque **SCHWARTZEMBERG**, apprenant l'arrivée de l'empereur, disparaît subitement et rétrograde vers l'Aube.
NAPOLÉON, qui vient en effet d'amener 16.000 hommes au duc **de TARENTE,** lance toutes ses forces sur les traces de l'armée de Bohême.
Malheureusement, **BLÜCHER** a pu opérer sa jonction avec **SCHWARTZEMBERG** ; de sorte que, le 21, on se heurte à toute l'armée alliée, établie d'une façon formidable entre la Barbuisse et l'Aube.

Défense d'Arcis-sur-Aube (21 mars 1814).

C'eût été une folie que d'aborder ces 100.000 coalisés. Il était donc urgent de reculer derrière l'Aube. Mais nous n'avions qu'une seule ligne de retraite, le pont d'Arcis.
Le duc **de REGGIO** fut, encore une fois, chargé de tenir tête à l'ennemi pendant l'exécution de ce difficile mouvement.
Après une belle résistance contre les trois colonnes du prince royal de **WURTEMBERG**, le maréchal **OUDINOT** fut contraint de repasser la rivière[2].
Le lendemain, 22, le comte **GIULAY** tenta de forcer le pont. La brigade **MAULMONT**, retranchée sur la rive gauche, repoussa toutes ses attaques[3].

Cependant, l'empereur avait résolu de faire une audacieuse démonstration sur les derrières de **SCHWARTZEMBERG**.
Le 7e corps le suivit dans la direction de Saint-Dizier et de Vassy, continuellement harcelé par les coureurs alliés.
Le 29 mars, ce fut la division **LEVAL** qui délogea l'ennemi de Saint-Dizier, en lui faisant 3.000 prisonniers[4].
D'ailleurs, on ne s'attarda pas dans ces régions. Il fallait en toute hâte reprendre la route de Paris, dont les nouvelles s'aggravaient de jour en jour.
Le 5 avril, le duc **de REGGIO**, arrivé à Fontainebleau, apprenait l'abdication de l'empereur.

1 On se souvient que la 7e division dont faisait partie le 15e (1er bataillon) était devenue 1re division du 7e corps (Oudinot). C'est ce jour-là que fut blessé le lieutenant RICHARD.
2 Le général Leval fut blessé sur le pont, à six pas de l'ennemi. Le général Maulmont eut un cheval tué sous lui.
3 Le général Maulmont remplaçait le général baron Pinoteau, blessé, le 27 février, à Bar-sur-Aube. Le 15e était donc sous ses ordres.
4 Journal historique de la division Leval, par le général Maulmont.

ROLE DU 4e BATAILLON DU 15e DURANT LA CAMPAGNE DE 1814

Pendant que les 1er et 3e bataillons du 15e de ligne accomplissaient si noblement leur tâche, qu'était devenu le 4e ?
D'abord destiné à la 2e division de réserve, formée à Paris, ce bataillon fut, plus tard, dirigé sur Troyes, où il arriva le 27 janvier, pour être attaché à la brigade **VEAUX** du corps de flanqueurs commandé par le général **ALLIX**[1].
La colonne **ALLIX** avait été chargée de défendre la ligne de l'Yonne.

Bataille de Sens (11 février 1814).

Le 11 février, elle était établie à Sens, lorsqu'elle fut attaquée, vers 5 heures du matin, par toute l'avant-garde autrichienne composée d'environ 10.000 hommes et de 15 pièces de canon. La lutte fut acharnée, mais, à 6 h. 1/2 du soir, la trahison d'un indigne citoyen permit aux alliés de pénétrer dans la place[2].
Force nous fut d'évacuer la ville. Du moins la retraite se fit-elle dans le plus grand ordre.
Les braves défenseurs de Sens se retirèrent sur Pont-sur-Yonne, ne laissant aucun prisonnier aux mains de l'ennemi.
Le rapport du général **ALLIX** est fort élogieux pour l'infanterie de la brigade **VEAUX**, dont il se plaît à reconnaître la brillante conduite dans ces périlleuses circonstances.
Le 4e bataillon du 15e de ligne, à qui revenait une partie de la gloire de cette honorable défense, avait deux officiers hors de combat : le sous-lieutenant **SOULAS**, tué sur place, et le sous-lieutenant **BAILLY**, blessé.
Ce fut, d'ailleurs, le seul engagement sérieux auquel la division **ALLIX** fut appelée à prendre part. Elle demeura presque constamment immobilisée derrière l'Yonne, entre Auxerre et Montereau, pour interdire aux Autrichiens tout mouvement tournant de ce côté.
Elle s'y trouvait encore à la fin mars, au moment de la crise finale de la campagne.
Pendant ce temps, le 6e bataillon se défendait dans Erfurth[3], le 2e dans Strasbourg ; quant au 5e, il n'avait pas quitté Brest (dépôt).

Bataille de Paris.

En arrivant à Charenton, le 29 mars, vers midi, les maréchaux **MARMONT** et **MORTIER** avaient reçu du roi **Joseph** l'ordre de prendre immédiatement leurs dispositions pour disputer la capitale aux 150.000 alliés qui se ruaient sur elle.

---

1 Ce corps comprenait quatre bataillons et un escadron, au total 1.450 hommes. Il devait avoir Auxerre pour centre d'opérations, afin de couvrir le flanc droit des armées françaises.

2 On aurait pu conserver la ville si quelqu'un n'avait indiqué à l'ennemi une entrée cachée, donnant accès dans le collège qui est adossé au mur d'enceinte. Ces renseignements sont tirés de la Correspondance officielle du ministère de la guerre (Correspondance de Pajol et rapport du général Allix). Le pillage de Sens dura neuf jours, du 11 au 20 février. « Suprême ironie ! En quittant cette ville, où il avait présidé au pillage, le prince héritier de Wurtemberg, beau comme un jeune dieu, réquisitionnait vingt-quatre paires de gants blancs. » (La France en 1814, par Henri Houssaye.)

3 Nous avons dit plus haut que le chef de bataillon CHEVALLIER, commandant le 6e bataillon du 15e, avait reçu un coup de feu au bras droit, dans une sortie autour d'Erfurth, le 9 avril 1814.

Le duc **de RAGUSE** devait défendre tout le secteur compris entre la Marne, Belleville et Romainville[4].
A cet effet, dès le lendemain matin, la division **LAGRANGE** était déployée à cheval sur la route de Belleville à Romainville : la brigade **FOURNIER** à droite, la brigade **JOUBERT** (15e de ligne) à gauche. La division **RICARD** restait en réserve, massée en colonnes derrière la butte des Tourelles.
Après avoir tout d'abord chassé **RAJEFSKY** du plateau de Romainville et l'avoir repoussé jusque vers Pantin et Noisy, les 1.200 hommes de **LAGRANGE** durent reculer devant l'écrasante supériorité numérique de l'ennemi ; de sorte qu'à midi, les troupes d'**HELFREICH** et de **MEZENZOFF** reprenaient pied sur le plateau et s'emparaient de Ménilmontant. Quelques bataillons russes parvenaient même à tourner le parc des Bruyères.
Dans cet instant critique le maréchal **MARMONT** n'hésite pas à se mettre en personne à la tête de la brigade **CLAVEL** et fond sur les grenadiers russes ; mais, pris en flanc par les chevaliers-gardes de **MILORADOWITCH**, il est décidément obligé de rétrograder jusqu'à Belleville.
C'est là que, ralliant les débris des divisions **LAGRANGE, RICARD** et **PADOUE**, il contient, avec une indomptable énergie, tous les efforts des masses ennemies débouchant sur lui.
Cependant, dans la soirée, les grenadiers russes pénètrent, par le boulevard extérieur, entre Belleville et la barrière de ce nom. Le duc **de RAGUSE**, comprenant l'imminence du danger, réunit à la hâte une centaine d'hommes autour de lui et, ayant à ses côtés les généraux **PELLEPORT** et **MEYNADIER**, entraîne cette poignée de braves dans une charge furieuse qui bouscule les têtes de colonnes des alliés, les refoule dans la rue haute de Belleville et rétablit ainsi le combat.
La brigade **JOUBERT** reprend alors sa première position pour protéger le mouvement du reste de la division **LAGRANGE**, qui organise une nouvelle ligne de résistance dans les rues basses entourant la butte du Moulin.
Mais, comment lutter contre cette marée humaine qui monte, qui se répand, qui envahit tous les faubourgs et se glisse par toutes les issues ?
La catastrophe est fatale.
L'admirable défense des maréchaux **MORTIER** et **MARMONT** ne peut désormais conjurer ni la perte de la capitale, ni l'écroulement de cet empire, devant lequel tremblaient, naguère encore, tous les peuples de l'Europe.
D'ailleurs, l'impératrice et le roi de Rome ont déjà quitté Paris. Le roi **Joseph** ne tarde pas à les suivre, laissant au duc **de RAGUSE** l'autorisation de capituler entre les mains de l'empereur de Russie.
Ainsi devait se terminer à la lueur sinistre d'un désastre cette glorieuse et magnifique campagne de 1814.
La bataille de Paris était le soixante-septième engagement du 6e corps, depuis le 1er janvier[2].
Aussi que de vides dans ses rangs ! Le 3e bataillon du 15e de ligne, qui comptait 340 hommes le 25 janvier, ne présentait plus, à la date du 1er avril, que 13 officiers et 30 hommes[34].

---

4 Les documents sur lesquels nous avons établi ce récit sont les suivants : Thiers, Histoire de l'Empire ; Mémoires de Marmont, livre XX ; Journal historique du 6e corps, par le colonel Fabvier ; Napoléon, par Roger Peyre ; Correspondance générale (Archives historiques du ministère de la guerre).

2 V. Mémoires du maréchal Marmont, duc de Raguse.

3 Situations du 25 janvier et du 1er avril (Archives de la guerre

4 D'après les conventions de l'armistice, le 3e bataillon du 15e (6e corps) se retira d'abord à Essonne, puis à Rouen ; le 1er bataillon (7e corps) à Villers-en-Brie, puis à Evreux ; le 4e bataillon (division Allix) à Sens, puis à Chartres ; le 6e bataillon, venant d'Erfurth, et le 2e, parti de Strasbourg, ne rejoignirent qu'à la fin d'août les débris des quatre autres, alors réunis à Brest. D'ailleurs, dès le mois de juin, le régiment, qui avait reçu en incorporation le 140e de ligne et les dépôts des 1er, 2e et 3e régiments de tirailleurs, avait été réorganisé à trois bataillons.

Ces chiffres se passent de commentaires, ils affirment assez que, si les alliés sont entrés dans la capitale, ce n'est qu'en franchissant des monceaux de cadavres.

1815 (Cent-Jours : 20 mars-22 juin).

L'épopée napoléonienne touche à sa fin.
En 1815, elle trouble encore une fois la paix du vieux continent pour disparaître définitivement dans le sanglant et glorieux épilogue de Waterloo.
Lorsqu'au mois de mars 1815, la nouvelle de l'audacieux retour de l'empereur retentit en France comme un coup de foudre, le 15e régiment d'infanterie, qui tenait alors garnison à Saint-Malo, reçut l'ordre de diriger deux bataillons sur Paris ; mais ce renfort dut s'arrêter à Alençon, en apprenant l'arrivée de **NAPOLÉON** aux Tuileries (20 mars).
Comme on pouvait le prévoir, la guerre allait bientôt recommencer.
Le régiment fut affecté au corps d'observation du comte de Lobau (6e corps) ; c'est ce qui l'empêcha de prendre part à la campagne de Belgique.
Au mois de septembre, le colonel **LEVAVASSEUR** était avec son 1er bataillon à Brissac ; le 2e occupait Erigné, tandis que le 3e se trouvait à Nantes.
C'est là que fut licencié le 15e régiment d'infanterie, qui ne survécut pas ainsi aux institutions de cet empire pour lequel il n'avait marchandé son sang ni dans les enivrements de la victoire, ni dans les heures sombres de la défaite.

Liste des officiers du régiment tués ou blessés dans les nombreuses actions de guerre auxquelles le corps pris part

Hohenlinden.

Tué. — Capitaine BOUCHÉ.
Blessés. — Capitaines BLOT, PIEDNOIR.

Affaire du Palmiste (Antilles) (11 mai 1802).

Blessé. — Capitaine PIEDNOIR.

Billing (16 avril 1807).

Blessé. —Sergent REY DE VISSEC (nommé sous-lieutenant au corps le 7 janvier suivant).

Bataille de Friedland (14 juin 1807).

Tués. — Capitaines LAINÉ, adjudant-major ARAN, SEROUX (mort le 15 juillet), TREFCON, FAURE ; lieutenants FEUVRAIS, FRIRION (mort le 22) ; sous-lieutenant GESTAS (mort le 6 juillet) ; lieutenant THOURET (mort le 24 décembre).

Blessés. — Colonel REYNAUD, chef de bataillon LANGLOIS ; capitaines VIGIER, MOLIN, BOURSIN, CAZANAVE, GRUZÉ, FABRE, BEAURAIN, AUGEARD, GUIS, LARAZIÈRE, LONGEFAY ; lieutenants GUILLAUME, PAN LACROIX ; sous-lieutenants MONGROLLE, DELAUNOIS, CHAUVIN, PERNON.

Tudela (8 juin 1808).

Blessé. — Capitaine BIGOT.

Saragosse (15 juin 1808).

Tués. — Capitaine ANTOINE ; sous-lieutenant LAPAIRE.

Saragosse (2 juillet 1808).

Tué. — Capitaine FRÉGIER.

Bataille de Rio Secco (14 juillet 1808).

Blessés. — Capitaines AUGEARD, ROUYRE ; lieutenant adjudant-major FAGES.

Combat d'Evora (29 juillet 1808).

Blessé. —Lieutenant RICHARD.

Saragosse (5 août 1808).

Blessé. — Capitaine ETIENNE (Dominique).

Vimeiro (21 août 1808).

Blessé. — Lieutenant RICHARD.

Combat devant Gamonal-Burgos (10 novembre 1808).

Tué. — Capitaine GRUZÉ.
Blessés. Capitaines BIGOT, TREFCON.

Devant Burgos (12 novembre (1808).

Blessé. — Capitaine AUBRY.

Bataille de la Corogne (16 janvier 1809).

Tué. — Capitaine MARIE (mort 3 juin).
Blessé. — Capitaine ROUYRE.

Ancestramil

Passage du Minho (16 février 1809).

Tué. — Lieutenant NARJOT (noyé).

Port Marin (9 mars 1809).

Tué. — Capitaine GANEAU.

Prise d'Oporto (29 mars 1809).

Tués. — Capitaines VALET, BARON ; sous-lieutenant COTTERELLE.
Blessés. — Chef de bataillon MOLIN ; capitaines TEISSEIRÉ, PRON, DUMAS ; lieutenants DELARUE, SOUQUE, FAGES (F.) ; sous-lieutenants PERRET, GUILHEM, COLSIN.

Affaire de Tuy (9 avril 1809).

Blessés. — Capitaines DUMAS, TEISSEIRÉ ; sous-lieutenant Gourdon.

Retraite d'Oporto (12 mai 1809).

Tué. — Sous-lieutenant CAVIROT.
Blessés. — Chef de bataillon AUBRY ; capitaines TEISSEIRÉ, AUCHER ; lieutenant AGNEL.

Salamonde (16 mai 1809).

Tué. — Capitaine RIGOLLET.

Près Rodrigo (10 avril 1810).

Blessé. — LASALLE, chirurgien SAM.

Siège d'Astorga (21 avril 1810)

Blessés. — Capitaine TREFCON ; lieutenant MONGROLLE ; sous-lieutenant BEAU.

Combat de Sobral (13 octobre 1810).

Tué. — Lieutenant DELARUE ; sous-lieutenant LEGENDRE. Capitaine ROUYRE ; lieutenants GAUTIER, LEROUXEAU[1],

(11 octobre 1811).

Tué. — Capitaine CHAVANY (assassiné) à Villanueva de la Véra.

1 Citons aussi, parmi les blessés du combat de Sobral, le sergent O'Neill, du 15e de ligne, appartenant à une noble race d'origine irlandaise qui a donné à la France de glorieux officiers et qui est représentée de nos jours par M. le général O'Neill, commandant le 16e corps d'armée, à Montpellier.

Pedrosa del Rey (16 février 1812).

Blessé. — Sous-lieutenant RENARD.

Alba de Tormès (18 février 1812).

Blessé. — Sous-lieutenant DÉSALNEUVE.

Albarco (4 mai 1812).

Blessé. — Sous-lieutenant PICARD DU CHAMBON.

Salamanque (28 juin 1812).

Blessé. — Capitaine VICTOR ; lieutenant PERRET[1].

Bataille des Arapiles (22 juillet 1812).

Tués. — Chef de bataillon VILLEMANT ; capitaine PRON ; sous-lieutenants LEROY, DE CRESSAC (mort le 14 novembre), MASSUC (mort le 25 mars 1813).
Blessés. — Capitaines GUIS, MARIÉ, DEHARGUE, PAN LACROIX, CHEVALLIER ; lieutenants ALIBERT, COLSIN ; sous-lieutenant LOYER ; GRANDVOINET (chirurgien S. A. M.).

Près de Burgos (4 août 1812).

Tué. — Capitaine BRIOIS (mort le 9) ; lieutenant BUCHMELLER (mort le 19).

Duenos, Villa-Muriel (25 octobre 1812).

Tué. — Capitaine LAFITTE.
Blessé. — Lieutenant PERRET ; sous-lieutenants PARÉ (OU DAZE), MAURY.

Bautzen (21 mai 1813).

Blessé. — Sous-lieutenant MARC.

Frias (Espagne) (18 juin 1813).

Blessés. — Lieutenants DESCAMPS, FARIN.

Retraite de Pampelune (28 juillet 1813).

Tués. — Capitaines DERMONCOURT, BERTRAND, MOUNET (mort 30 septembre), ROCHE.
Blessés. — Colonel LEVAVASSEUR ; chef de bataillon LESUEUR dit La CHAPELLE ; capitaines MARTIN, FRANCQ (Adrien) ; lieutenant MONNEAU ; sous-lieutenants GENESTE, GRENIER, GABAUDAN.

1 La veille, 27 juin, le sergent-major O'NEILL, du 15º de ligne, avait été blessé d'un coup de feu à la cuisse droite, au cours de la défense du fort de Salamanque.

Pont d'Irun (31 août 1813).

Blessés. — Capitaine FRANCQ (Adrien) ; lieutenant RICHARD.

Combat de Meissen (28 et 29 septembre 1813).

Blessés. — Capitaine CHAZBAUT ; sous-lieutenants DEFY, DESCOMBES (29).

Pont d'Irun (7 octobre 1813).

Tué. — Capitaine GRELET (mort 11 janvier 1814).
Blessés.— Capitaine LEROUXEAU ; Sous-lieutenants HAMELIN, BENARD, VANNIER.

Leipzig (16-17-18-19 octobre 1813).

Tués. — Major ROUGÉ (19) ; capitaines FEYDEAU (19), SOUTOUL (mort le 26), PAILLARD (19), COLSIN (présumé mort) ; lieutenant DECHERVILLE (mort 6 janvier 1814) ; sous-lieutenant MARTIN (19).
Blessés. — Capitaine BLONDEAU ; lieutenant JULIA ; sous-lieutenant TAFOUREAU (19).

Bataille de Hanau (10 novembre (1813).

Blessé. — Lieutenant L'HONGRE.

Saint-Jean-de-Luz (10 novembre 1813).

Blessés. — Lieutenant MAURY ; sous-lieutenant HAMELIN.

Défense de Dantzig (25 novembre 1813).

Blessé. — Sous-lieutenant NANTERNE.

Champaubert (10 février 1814)

Tués. — Capitaine GRUZÉ (blessé à mort) ; sous-lieutenant LECOEUVRE. Lieutenant GUYOT DE FERRANDIÈRE.

Combat de Sens (11 février 1814).

Tué. — Sous-lieutenant SOULAS.
Blessé. — Sous-lieutenant BAILLY.

Vauchamps (14 février 1814).

Blessé. — Capitaine NORMAND.

Combat de Bar-sur-Aube (27 février 1814).

Blessés. — Capitaine LEROUXEAU ; lieutenants GIRAULT, A.-M. PELLETIER, SALVIAT ; sous-lieutenants BIDART, LECOMTE, FAVART.

Devant Soissons (5 mars 1814).

Blessé. — Capitaine LEPRÊTRE.

Reims (13 mars 1814).

Blessé. — Sous-lieutenant L'HEUREUX.

Près de Provins (16 mars 1814).

Blessé. — Lieutenant RICHARD.

(26 mars 1814.)

Tué. — Sous-lieutenant TRUBERT.

Erfurth (9 avril 1814).

Blessé. — Chef de bataillon CHEVALLIER

15e régiment d'infanterie à Brest (13e division militaire) (an XIII, 1805).

Colonel : REYNAUD (16 germinal an XII).
Major : DEIN. Sans doute de la même famille que le lieutenant Dubouays de Couësbouc, qui se distingua sous Metz en 1870 (étant affecté à la compagnie franche du 15e). (2) Un siècle plus tard, le 15e de ligne a pour colonel M. d'Amboix de Larbont (Denis-Henri-Alfred.)
Chefs de bataillon : JANNOT, PLAZANET, LIMOUZIN, LANGLOIS.
Capitaines-adjudants-majors : LABRUYÈRE, AUBRY, VILLEMANT, ARAN.
Chirurgien-major : COURAUD.
Aide-major : LYMEN.
Sous-aides-majors : MEILHAC, LAPEYRE.
Capitaines : OUDAILLE, MOLIN, THOMAS, BOURSIN, DEVERTU, DOUDINOT, VIALLY, PERROT, CLAUDE, FRIGIER, CAZANAVE, BOUERY, GRUZÉ, FABRE, GOUBET, LOUICHE, BAURIN, VALET, LAPEYRE, GLAIZE, SAGAZAN, PEYRAT, AUGEARD, SEROUX, DUMAS, TREFCON, GRÉGOIRE, GUIS, GILLET, REINAUDY, ETIENNE, ANTOINE, FAURE, RIGOLLET, LARAZIDE.
Lieutenants : LECLERC, VENOU, BARTHE, GARNIER, LEVIAUX, TRUGUET, LAPRÉE, AUCHER, CHAVANY, RAY, MARIE, LAFITE, TEISSEIRÉ, DESMARQUETTES, PETIT dit BRANTOME, MOYER, RENAUX, ROUYRE, VIGIER, BRIOIS, GOURDOT, DEHOGUES,

LAINÉ, DUFRESNOY, MOUTON, BOURNIER, AGNEL, LAFONTAINE, LEDINEUR, GRIOT, BARDET, MOREAU, DELIGNAC, BERNARDIN, JACOB.

Sous-lieutenants : PUTHOSTE, MEISSEIX, MARÉCHAUX, BARON, FEUYRAIS, GUILLAUME, DOUCET, ROLLAND, COTTERELLE, LAPORTERIE, KUHN, DÉHARGUES, MAHUZIER, PAN (dit LACROIX), POULLE, TRANCHANT, THOURET, BLONDEAU, MORIN, TREFCON, DESMAREST, CUIROT, LABRO, MALET, FRIRION, ALEXANDRE, SEVIN, PRON, RICHARD, JOUANIQUE, BOUXIN, BOURQUIN, TRUAULT, AUGIER.

Ancestramil